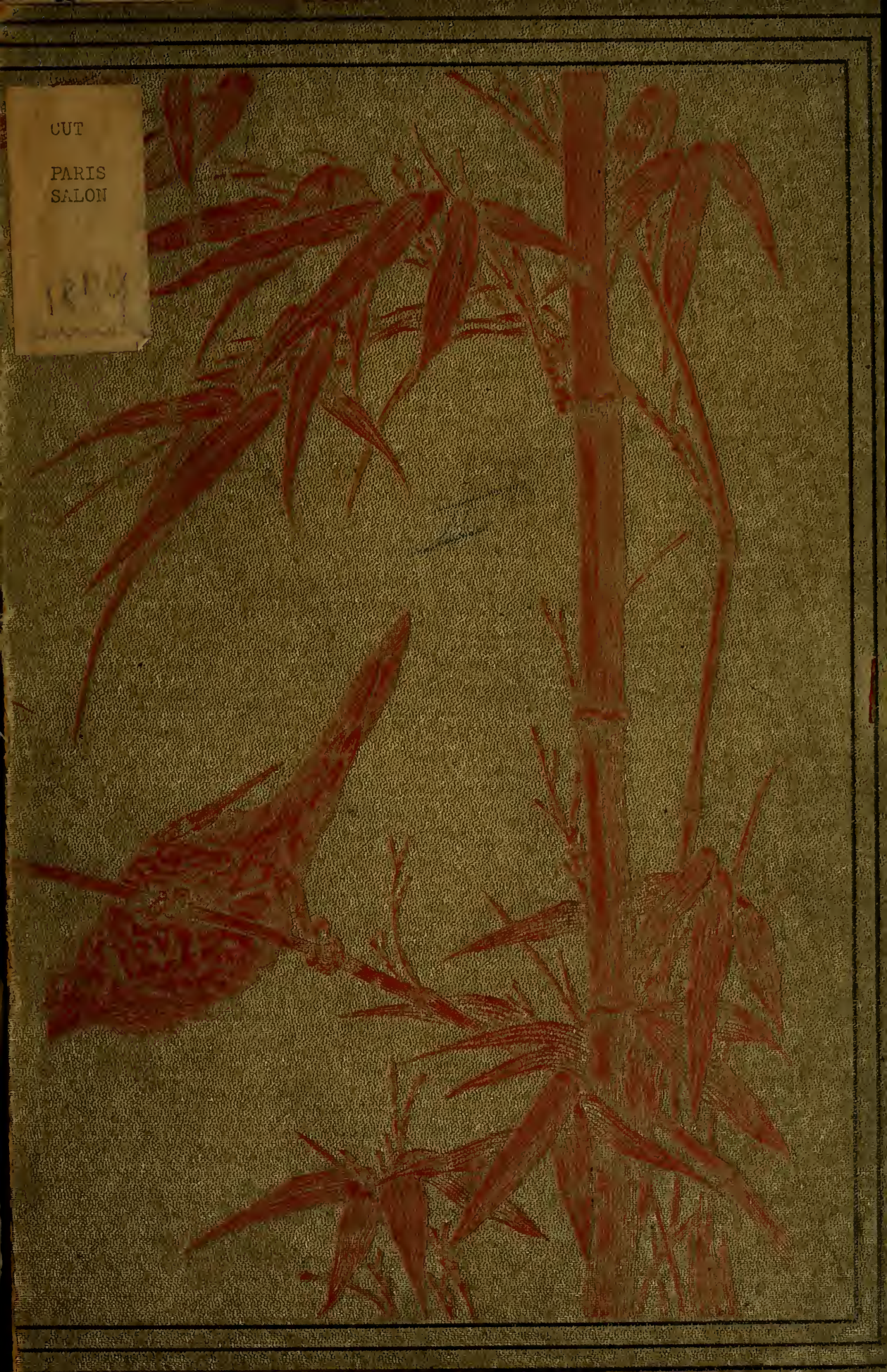
CUT

PARIS
SALON

1889



Part I, 1
Art
Paris
Salon
1879

PREMIÈRE ANNÉE

Salon illustré

de 1879

COMPRENANT

DEUX CENTS DESSINS ORIGINAUX

Exécutés par les Artistes d'après leurs œuvres

ET ACCOMPAGNÉS DE POÉSIES INÉDITES

Publié sous la direction de

F.-G. DUMAS

ŒUVRES RÉCOMPENSÉES

Innovare et perficere

PARIS
LUDOVIC BASCHET
ÉDITEUR
126, boulevard Magenta

LONDON
BRITISH AND FOREIGN
ARTIST'S ASSOCIATION
19, Cockspur Street S. W.

PARIS. — IMPRIMERIE MOTTEROZ, RUE DU FOUR, 54 BIS

PREMIÈRE ANNÉE

Salon illustré

de 1879

COMPRENANT

DEUX CENTS DESSINS ORIGINAUX

Exécutés par les Artistes d'après leurs œuvres

ET ACCOMPAGNÉS DE POÉSIES INÉDITES

PAR MM.

JEAN AICARD, THÉODORE DE BANVILLE, ÉMILE BLÉMONT, HENRI DE BORNIER, PAUL BOURGET
FRANÇOIS COPPÉE, PAUL DEMENY, ADRIEN DÉZAMY, ERCKMANN-CHATRIAN
ALFRED DES ESSARTS, EMMANUEL DES ESSARTS, ARISTIDE ET CHARLES FRÉMINE
CHARLES GRANDMOUGIN, ERNEST D'HERVILLY, ARSÈNE HOUSSAYE
GEORGES LAFENESTRE, PAUL MILLIET, MAURICE MONTÉGUT, LUCIEN PATÉ, CASIMIR PERTUS
AMÉDÉE PIGEON, FRANCIS PITTIÉ, JEAN RICHEPIN, GUSTAVE RIVET, ARMAND SILVESTRE
ANDRÉ THEURIET, LÉON VALADE, GABRIEL VICAIRE, GUSTAVE VINOT.

Publié sous la direction de

F.-G. DUMAS

Innovare et perficere

PARIS
LUDOVIC BASCHET
ÉDITEUR
126, Boulevard Magenta

LONDON
BRITISH AND FOREIGN
ARTIST'S ASSOCIATION
19, Cockspur Street S. W.

DEUXIÈME PARTIE

COMPRENANT

LES

ŒUVRES RÉCOMPENSÉES

PAR LE JURY

DES

Sections de Peinture et de Sculpture

LA LISTE DES NOMINATIONS

DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

LA LISTE OFFICIELLE

DES ŒUVRES ACQUISES PAR L'ÉTAT

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/salonillustrde1801duma

SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

LISTE DES RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR LE JURY

MÉDAILLES D'HONNEUR

Saint-Marceaux (René de), sculpteur
Duran (Carolus), peintre.

PRIX DU SALON

Flameng (François), peintre.

SECTION DE SCULPTURE

MÉDAILLES DE 1re CLASSE

Duez (Ernest-Ange).
Morot (Aimé-Nicolas).
Maignan (Albert).

MÉDAILLES DE 2e CLASSE

Vayson (Paul).
Moreau de Tours (Georges).
Yon (Edmond-Charles).
Saintpierre (Gaston-Casimir).
Fritel (Pierre).
Flameng (François).
Herrmann-Léon (Charles).
Pelez (Fernand).

MÉDAILLES DE 3e CLASSE

Loir (Luigi).
Démont (Adrien-Louis).
Delanoy (Hippolyte-Pierre).
Georges-Sauvage (Auguste-Albert).
Salmson (Hugo).
Damoye (Pierre-Emmanuel).
Doucet (Lucien).
Giron (Charles).
La Boulaye (Paul de).
Leclaire (Victor).
Ordinaire (Marcel).
Hagborg (Auguste).
Vernier (Émile-Louis).
Jourdain (Roger-Joseph).
Destrem (Casimir).
Rouffio (Paul).
Wagrez (Jacques-Clément).
Bramtot (Albert-Henri).
Médard (Eugène).
Lerolle (Henry).
Chabry (Martin-Léonce).

MENTIONS HONORABLES

Benner (Emmanuel).
Gilbert (Victor-Gabriel).
Lebrun (Mme Marie).
Lucas (Marie-Félix-Hippolyte).
Outin (Pierre).
Bertier (Francisque-Édouard).
Blayn (Fernand).
Rasetti (Georges).
Aublet (Albert).
Brunet (Jean-Baptiste).
Cazin (Jean-Charles).
Foubert (Émile-Louis).
Steinheil (Adolphe-Charles-Édouard).
Aviat (Jules).
Sargent (John).
Valadon (Jules-Emmanuel).
Payen (Ennemond).
Berthelon (Eugène).
Gardner (Mlle Élisabeth-Jane).
Jacob (Stéphen).
Mosler (Henry).
Bellet du Poisat (Pierre-Alfred).
Rudaux (Edmond-Adolphe).
Bruck-Lajos (Louis).
Bulant (Jean-Eugène).
Dupré (Julien).
Hirsch (Alexandre-Auguste).
Krug (Édouard).
Bellée (Léon de).
Berthault (Lucien).
Faivre (Léon-Maxime).
Lehmann (Georges).
Metzmacher (Émile-Pierre).
Moyse (Édouard).
Ravel (Édouard).

SECTION DE SCULPTURE

Gravure en médailles et sur pierres fines

MÉDAILLES DE 1re CLASSE

Idrac (Jean-Antoine-Marie).
Saint-Marceaux (René de).

MÉDAILLES DE 2e CLASSE

Lanson (Alfred).
Dampt (Jean).
Cuypers (Jean).
Carlier (Émile-Joseph-Nestor).
Lagrange (Jean), graveur en médailles.

MÉDAILLES DE 3e CLASSE

Gaudez (Adrien).
Ferrary (Maurice).
Devillez (Louis-Henry).
Le Duc (Arthur-Jacques).
Geefs (Georges).
Printemps (Jules.)
Gemito (Vicenzo).
Hiolin (Louis-Auguste).
Peter (Victor).
Barrau (Théophile).
Léonard (Agathon).
Cordier (Louis-Henri).
Dubucamp (Alfred).

MENTIONS HONORABLES

Houssin (Edmond-Charles).
Perrin (Jacques).
Guglielmo (Lange).
Rodin (Auguste).
Schulz (Jean-Georges), graveur sur pierres fines.
Carlès (Antonin).
Cochey (Claude).
Power (Jean-Baptiste-Charles-Émile).
Plé (Henri-Honoré).
Börjeson (John).
Herman (Lambert).
Deloye (Gustave).
Marioton (Claudius).
Jouandot (Amédée).
Larregieu (Fulbert-Pierre).

SECTION
DE GRAVURE ET DE LITHOGRAPHIE

MÉDAILLES DE 1re CLASSE

PANNEMAKER (Stéphane), graveur sur bois.

MÉDAILLES DE 2e CLASSE

BOILVIN (Émile).
LE RAT (Edme-Paul).
VARIN (Eugène-Napoléon).

MÉDAILLES DE 3e CLASSE

ROBAUT (Alfred), lithographe.
DANSE (Auguste-Michel).
MASSON (Alphonse).
DESBOUTIN (Marcelin).
VALLETTE (Joseph-Maurice), graveur sur bois.
LE COUTEUX (Lionel-Aristide).
DAMMAN (Benjamin-Auguste-Louis).
CHAMPOLLION (Eugène-André).

MENTIONS HONORABLES

GRELLET (François), lithographe.
ROUSSEAU (Léon), graveur sur bois.
LEMOINE (Alfred-François), lithographe.
VION (Henri).
LEFORT (Henri-Émile).
KOEPPING (Charles).

LISTE OFFICIELLE

DES NOMINATIONS

DANS

L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

AU GRADE DE CHEVALIER

PEINTRES FRANÇAIS

Bastien-Lepage (Jules).
Ehrmann (François).
Fantin-Latour (Henry).
Jacquet (Gustave).

SCULPTEURS FRANÇAIS

Guilbert (Ernest-Charles-Démosthènes).

GRAVEURS ET LITHOGRAPHES FRANÇAIS

Chauvel (Théophile).

AU GRADE D'OFFICIER

PEINTRES FRANÇAIS

Mazerolle (Alexis-Joseph).

SCULPTEURS FRANÇAIS

Mercié (Marius-Jean-Antoine).

LISTE OFFICIELLE

DES

ŒUVRES ACQUISES PAR L'ÉTAT

SECTION DE PEINTURE

98. Aviat (J.). *Sainte Élisabeth de Hongrie.*
145. Barillot (L.). *Marais d'Hautebut (Somme).*
169. Baudouin (E.). *La garrigue du mas Tantajo*, paysage languedocien.
215. Benner (E.). *Une dormeuse.*
355. Bouché (L.-A.). *Le hameau.*
361. Bouchet (A.). *Route de Stora (province de Constantine).*
376. Bouguereau (W.-A.). *Naissance de Vénus.*
456. Buland (J.-E.). *Offrande à la Vierge.*
566. Chabry (M.-L.). *Marais des Landes de Gascogne, un soir d'automne.*
652. Claude (E.). *Une vieille bible.*
767. Couder (A.). *Fleurs des champs.*
786. Couturier (L.-L.). *L'école des Tambours.*
820. Damoye (P.-E.). *Le moulin de Merlimont (Pas-de-Calais).*
860. De Coninck (P.). *Mater dolorosa.*
862. Defaux (A.). *Forêt de Fontainebleau.*
892. Delanoy (H.-P.). *Chez Don Quichotte.*
929. Demont (A.-L.). *L'août dans le Nord.*
951. Desbrosses (J.). *La côte du Tartaret, le soir.*
963. Deschamps (L.). *Mort de Mireille, dans l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer.*
967. Deshayes (C.-F.-E.). *Effet de Soleil sous bois, aux environs de Paris.*
1009. Didier (A.). *Mort de Bayard, à Romagnano, le 30 avril 1524.*
1078. Duez (E.-A.). *Saint Cuthbert :* triptyque.
1154. Ehrmann (F.). *Paris, sous les auspices de la République, convie les Nations aux luttes pacifiques des Arts et de l'Industrie :* panneau décoratif.

1226. Flameng (F.). *L'appel des Girondins, le 30 octobre 1793; — prison de la Conciergerie.*
1277. Fritel (P.). *Un martyr.*
1348. Génois (H.). *Le baptême de Jésus.*
1353. Georges-Sauvage (A.-A.). *Saint Jérôme au désert.*
1367. Gill (A.). *Un petit homme.*
1473. Guillaumet (G.). *Laghouat; — Sahara algérien.*
1476. Guillemer (E.). *Une clairière, dans la forêt de Fontainebleau.*
1501. Hagborg (A.). *Grande marée dans la Manche.*
1554. Herrmann-Léon (C.). *Haliali courant.*
1639. Jeannin (G.). *Une charretée de fleurs.*
1665. Jourdain (R.-J.). *Le chaland.*
1706. Krug (E.). *Le Génie du christianisme.*
1714. La Boulaye (P. de). *Au sermon; — souvenir de la Bresse.*
1759. Langlois (P.). *Persée et Méduse.*
1762. Lansyer (E.). *La baie de Douarnenez (Finistère), à marée basse.*
1790. Laurens (J.-P.). *Délivrance des emmurés de Carcassonne. (Bernard Délicieux, 1303.)*
1818. Lebel (E.). *Escalier saint à San Benedetto, près de Subiaco (Italie).*
1829. Leclaire (V.). *Fleurs d'automne.*
1906. Lerolle (H.). *Jacob chez Laban.*
1924. Lhermitte (L.-A.). *Le pardon de Ploumanac'h (Finistère).*
1967. Lucas (M.-F.-H.). *Job et ses amis.*
2067. Matifas (L.). *Près Saint-Martin (Oise).*
2084. Médard (E.). *Une retraite.*
2097. Melingue (L.). *Le prévôt des marchands Étienne Marcel et le dauphin Charles (1358).*
2111. Merson (L.-O.). *Saint Isidore, laboureur.*
2184. Moreau de Tours (G.). *Blanche de Castille, reine de France, surnommée « l'Amour des pauvres ».*
2194. Morot (A.-N.). *Épisode de la bataille d'Eaux-Sextiennes.*
2196. Mosler (H.). *Le retour.*
2206. Moullion (A.). *La Mare-aux-Cerfs.*
2249. Noble-Pigeaud (Mme S.-C.). *Poissons.*
2259. Nonclercq (E.). *Jésus guérissant un lépreux.*
2276. Olivié (L.). *Le serment de Brutus sur le corps de Lucrèce.*

2280. Ordinaire (M.). *Le ruisseau du Puits-Noir (Doubs).*
2346. Pelez (F.). *Mort de l'empereur Commode.*
2356. Pelouze (L.-G.). *Un coin de Cernay, en janvier.*
2362. Peraire (P.-E.). *Le moulin des Andelys (Eure).*
2373. Perret (A.). *Le Saint-Viatique, en Bourgogne.*
2482. Pron (L.-H.). *Les voisins; — une mare en Brie.*
2511. Rapin (A.). *Bords de la Loire, à Scey (Doubs).*
2522. Renard (E.). *L'épave.*
2632. Royer (L.). *Christ en croix.*
2687. Salmson (H.). *Une arrestation dans un village de Picardie.*
2724. Schmidt (L.-L.-J.-B.). *Prêts à partir pour le labour.*
2760. Sergent (L.-P.). *Origine du pouvoir : Force; — Suffrage universel; — Droit divin.*
2812. Tanguy (E.). *Sous le taillis.*
2978. Vuillefroy (F. de). *Un troupeau de vaches dans l'Oberland.*
2982. Wagrez (J.-C.). *Persée.*
3003. Wenker (J.). *Sainte Élisabeth de Hongrie.*
3037. Zillhard (Mlle J.). *Fruits.*

SECTION DE SCULPTURE

4751. Allar (A.-J.). *Les adieux d'Alceste.*
4753. Allouard (H.). *Bacchus enfant;* statue, plâtre.
4766. Aubé (J.-P.). *L'Agriculture;* statue, plâtre.
4807. Banchard (J.). *Diane surprise par Actéon;* statue, plâtre.
4848. Carlès (A.). *Le mendiant;* statue, plâtre.
4852. Carlier (E.-J.-N.). *Gilliatt;* statue, plâtre.
4912. Cordier (L.-H). *Le ralliement;* statue équestre, plâtre.
4920. Cougny (L.-E.). *Après la bataille;* statue, plâtre.
4923. Coutan (J.-F.). *Saint Christophe;* groupe, marbre.
4938. Dampt (J.). *Ismaël;* statue, plâtre.
4953. Delhomme (L.-A.). *Le défi;* statue, bronze.
4985. Dubray (Mlle G.). *Italienne;* buste, plâtre
4989. Dumilatre (A.-J.). *Le colonel Denfert-Rochereau;* buste, plâtre.
5009. Eymard de Lanchatres (Mlle C.-J.). *Françoise de Foix;* buste, bronze.
5045 Gautherin (J.). *Clotilde de Surville;* groupe, marbre.

5073. Guglielmo (L.). *Jeune mère consolant son enfant;* groupe, plâtre.

5100. Hiolin (L.-A.). *Abel offre au Seigneur le premier-né de son troupeau;* statue, plâtre.

5103. Houssin (E.-C.). *Evohé!* groupe, plâtre.

5104. Hugoulin (E.). *Oreste se réfugie à l'autel de Pallas;* groupe, marbre.

5107. Idrac (J.-A.-M.). *Mercure invente le caducée;* statue, plâtre.

5123. Jouneau (P.). *Jeune fille portant une cruche;* statue, bronze.

5140. Lanson (A.). *La Résurrection;* haut-relief, plâtre.

5163. Le Duc (A.-J.). *Centaure et Bacchante;* groupe, bronze.

5173. Lemaire (H.). *L'amour maternel;* groupe, marbre.

5177. Lenoir (C.). *Jeune faune faisant combattre deux coqs;* groupe, marbre.

5180. Léonard (A.). *Le Génie des fleurs;* statue, plâtre.

5278. Perrey (L.-A.). *Un tondeur;* statue, plâtre.

5280. Perrin (J.). *Tobie;* statue, plâtre.

5289. Plé (H.-H.). *Alerte!* statue, plâtre.

5297. Printemps (J.). *Adraste mourant sur le tombeau de son ami Atys;* statue, plâtre.

5352. Saint-Marceaux (R. de). *Génie gardant le secret de la tombe;* figure décorative, marbre.

5359. Shœnewerk (A.). *Au matin;* statue, marbre.

SECTION DES CARTONS ACQUARELLES, PASTELS, ÉMAUX, ETC.

3798. Haquette-Bouffé (Mlle J.). *Un intérieur:* aquarelle.

3924. Lalanne (M.). *L'escalier de Beauregard:* fusain.

4090. Liquier (D.-G.). *Fumeurs.*

4647. Thesmar (A.-F.) *Lansquenet au* XVIe *siècle;* émail.

SECTION DE GRAVURE EN MÉDAILLES ET PIERRES FINES

5427. Davau (V.). *Faune jouant avec une bacchante;* bas-relief, sardoine.

ŒUVRES RÉCOMPENSÉES

MÉDAILLES D'HONNEUR

ET

PRIX DU SALON

GÉNIE

GARDANT LE SECRET DE LA TOMBE

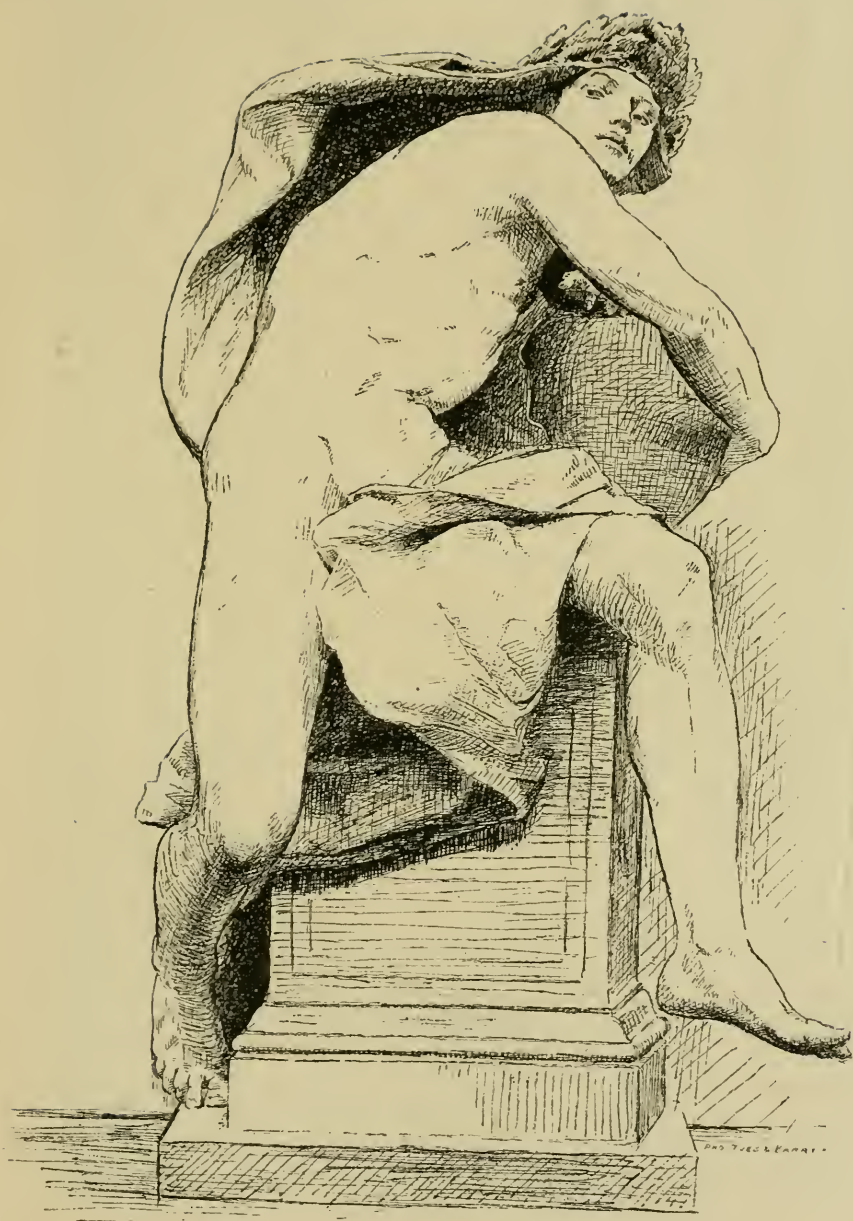
Savoir! L'esprit humain se résume en ce verbe.

Depuis la goutte d'eau, depuis l'humble brin d'herbe,
Depuis l'atome obscur invisible à ses yeux
Jusqu'au rayonnement de l'astre dans les cieux,
L'homme veut tout peser, tout scruter, tout connaître.
D'où lui vient cette soif qui tourmente son être?
Qui donc a mis en lui ce désir incessant
Dont le flux envahit son cœur d'adolescent
Et le fait se pencher encore, — vieillard blême, —
Sur l'abîme éternel de l'éternel problème ?...

Des siècles ont passé, des peuples ont vécu ;
Et toujours, sans repos, ce géant invaincu,
L'Esprit, — captif de l'ombre et fils de la lumière, —
S'efforce d'arriver à la cause première;
Et toujours il travaille, et toujours il se tord,
Cherchant même la vie au milieu de la mort.

Mais la mort est muette : et nul ne sait les choses
Que Lazare entrevit sous ses paupières closes.
Nul encor n'a sondé ce mystère béant;
Nul ne peut affirmer la vie ou le néant ;
Car chaque fois — dit-on — qu'une main téméraire,
En quête d'inconnu, vers l'urne funéraire
Ose s'aventurer hardiment, de trop près,
Un génie attentif, couronné de cyprès,
Surgit, et déroutant calculs, bibles, algèbres,
Pour la mieux protéger l'entoure de ténèbres.
Ainsi veille, en tout lieu, durant l'éternité,
L'impénétrable sphinx de la divinité...
Et le grave penseur dans le doute retombe
Quand ce gardien fatal des secrets de la tombe
— Secrets dont nul mortel ne doit être témoin —
S'interpose et lui dit : « Tu n'iras pas plus loin! »

ADRIEN DÉZAMY.



5352. Saint-Marceaux (R. de). H. C. *Génie gardant le secret de la tombe*; figure décorative, marbre.

PORTRAIT DE Mme LA COMTESSE V...

Un portrait? Non, plutôt une création
Superbe de puissance et de distinction.
Un poème où tout rit, où tout chante, où tout vibre;
Où l'art est à la fois si parfait et si libre,
Qu'il se dérobe et semble ainsi n'avoir été
Que l'interprète exact de la réalité.
Art de charmeur, à qui la nature asservie
Livre jusqu'aux secrets intimes de la vie,
Et paraît, sans efforts, soumise à son pouvoir,
Heureuse de se rendre et de se laisser voir.
Cependant si le maître en cette œuvre s'impose
Par la simplicité savante de la pose,
Par l'étroite harmonie et les souples accords
Des lignes où se meut à l'aise le beau corps,
Par l'élégance noble et vraie où se révèle
Une main à l'esprit heureusement fidèle,
Un sens exquis et sûr de la modernité,
C'est dans l'art d'évoquer l'éternelle clarté,
De fixer la Lumière impalpable, infinie,
Rebelle, — qu'avant tout éclate son génie.
La Lumière, — sourire, âme, forme et couleur !...
Son rayon de la vie épanouit la fleur,
Elle met l'étincelle à l'or des tresses blondes,
La pensée au regard des prunelles profondes,
Et dans la soie, aux flots nacrés, au tissu clair,
Les palpitations discrètes de la chair.
La draperie inerte à son contact ondoie,
Frémissante, assouplie et lentement déploie,
Pleine de sourds éclairs et de frissons vivants,
Des épaules aux pieds l'ampleur des plis mouvants.
L'air partout librement avec elle circule,
Et des ombres, ainsi que d'un chaud crépuscule,
La noble vision, blanche en son manteau noir,
Se dégage et l'on croit, des profondeurs du soir,
Nous ouvrant l'infini de l'espace et du rêve,
Voir l'astre éblouissant de Vénus qui se lève.

GUSTAVE VINOT.

1118. DURAN (Carolus). H. C. *Portrait de Mme la comtesse V...*

L'APPEL DES GIRONDINS

Après ce fier banquet que Platon revendique
Dont le seul survivant, Riouffe au cœur pieux,
Comme s'il eût été le convive des dieux,
Garda fidèlement l'extase véridique.

La mort vint appeler les Girondins : des cris
Trahissaient au dehors la foule victimaire.
Eux, quoique renversés de leur rêve éphémère,
Se redressent, pareils à d'antiques proscrits.

Ils sortent sans regret de cette nuit attique
Et vont sans épouvante au-devant du licteur,
Voyant de loin venir le jour réparateur
Où doit luire à jamais leur gloire sympathique :

Car l'esprit de Socrate habitait ce repas
Où le fer meurtrier remplace la ciguë,
Et tous ont mesuré la distance exiguë
Qui de l'éternité sépare le trépas.

Parmi les guichetiers, les geôliers, les mégères,
Malgré les aboyeurs qui leur montrent le poing,
Pour marcher au martyre ils ne fléchissent point ;
Ils ont le charme grec de leurs grâces légères !

Et leur regard sourit au cadavre exposé
Près d'eux, et dont on vient prendre aussi bien la tête
Car l'échafaud réclame à la sanglante fête
Les Girondins vivants et le mort Valazé.

EMMANUEL DES ESSARTS.

1226. Flameng (F.). *L'appel des Girondins, le 30 octobre 1793; prison de la Conciergerie.*

ŒUVRES RÉCOMPENSÉES

SECTION DE PEINTURE

MÉDAILLES DE 1re, 2e ET 3e CLASSE

MENTIONS HONORABLES

SAINT CUTHBERT

Tout jeune, vers le ciel s'en allaient ses pensées.
Le jour, il entendait, là-haut, chanter des voix,
Et, la nuit, il voyait scintiller, sous les bois,
Comme des flambeaux clairs, les âmes trépassées.

Un matin, appelé par ces grands yeux des morts,
Il partit, laissant là le bétail qui rumine,
Pour ramener du mal vers l'étable divine
Les agneaux de Jésus errant dans le remords.

Il prêcha sur les pics, il prêcha dans la plaine,
Fatiguant les chemins de son jarret de fer ;
Il prêcha sous les bois, il prêcha sur la mer,
De jour, de nuit, l'été, l'hiver, sans prendre haleine.

Quand l'étreignait trop fort l'inexorable faim,
Calme, il levait les yeux vers la nue embrasée,
Et le grand aigle brun qui servit Élisée
Lui portait son repas pris dans le flot voisin.

L'âge, à la fin, pourtant, brisa l'évêque rude.
Alors il dépouilla ses glorieux habits,
Sa chape étincelante et sa mitre en rubis
Pour regagner, tout nu, son âpre solitude,

Où, vieux soldat fourbu, mais fier, ne voulant rien
Du Dieu que ne peut plus servir sa voix usée,
Il voit, en paix, germer son blé sous la rosée,
Quand les moineaux pillards, hélas ! le veulent bien.

GEORGES LAFENESTRE.

1078. Duez (E.-A.). *Saint Cuthbert*; triptyque.

LE CHRIST

APPELLE A LUI LES AFFLIGÉS

O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est douleur semblable à ma douleur.

(*Ancien Testament*, JÉRÉMIE.)

Vous qui trouvez trop lourd le fardeau de vos peines,
Regardez vers la Croix en pliant les genoux
Devant le Rédempteur des souffrances humaines,
Et le poids de vos maux vous semblera plus doux :

Vous dont les yeux rougis ont des larmes amères,
Frêles roseaux, courbés par le vent du malheur,
Mères sans vos enfants, orphelins sans vos mères,
Venez au divin Maître et voyez sa douleur :

Jeune homme qui combats pour une cause sainte,
Par amour du pays et respect de la loi,
Meurs, si tu dois mourir, sans reproche et sans plainte,
En pensant à Celui qui s'est offert pour toi :

Vieillard chargé de jours et lassé de la vie
Qui demandes à Dieu de briser ton lien,
Songe que le Sauveur a bu jusqu'à la lie
Un calice de fiel plus rempli que le tien :

Qui que tu sois enfin, mon semblable, mon frère,
Pour rendre un peu de calme à ton cœur douloureux,
Va méditer Jésus et monte à son Calvaire,
Tu seras résigné si tu n'es pas heureux.

HENRI CHANTAVOINE.

1987. Maignan (A.). *Le Christ appelle à lui les affligés.*

LES MOUTONS

Le val au sol pierreux s'endort dans la lumière;
Des arbustes chétifs y poussent à l'étroit.
Au fond, de blancs rochers dressent une barrière
Qu'escaladent sans peur les pâtres de l'endroit.

Certe on ne trouve ici qu'une triste pitance,
Mais quelle bonne odeur de lavande et de thym!
Ce sont de fins gourmets, nos moutons de Provence.
Ils ont fait grand honneur à ce maigre festin.

Quel entrain! Le troupeau, pêle-mêle, se rue
Sur le moindre brin d'herbe, et le happe d'un saut.
Au cou du grand bélier la clochette ventrue
Sonne comme un clairon, au moment de l'assaut.

Sur la hauteur, drapé dans sa cape de laine,
Le vieux berger repose à côté de son chien,
Et laisse, insoucieux, par les monts et la plaine,
Errer ses yeux lassés qui ne regardent rien.

Qu'aux flammes de midi tout le pays s'embrase,
Que le mistral tempête, il ne s'en émeut pas!
Comme un moine à jamais perdu dans son extase,
Il a l'air d'être mort au monde d'ici-bas.

Pauvre diable! ce n'est qu'une tête un peu folle,
Un infirme, à moitié couché dans le tombeau,
Mais le soleil au front lui met une auréole,
Dans la pourpre des soirs il se taille un manteau.

Pourtant, il se fait tard, et le couchant flamboie,
Le jour avec la nuit lutte avant d'expirer;
Dans l'éblouissement de ce grand feu de joie,
La lune peu à peu commence à se montrer.

Le vieux, lui, sur sa roche est toujours immobile,
Et le bon paysan qui rentre à la maison,
Non sans trembler un peu l'aperçoit qui profile
Sa silhouette d'or sur le calme horizon.

G. Vicaire.

2923. Vayson (P.). *Les moutons; — paysage de Provence.*

BLANCHE DE CASTILLE

REINE DE FRANCE

(Surnommée « l'Amour des pauvres ».)

Quand la garde d'un peuple est aux soins d'une femme.
Le pouvoir est moins rude et moins impérieux,
Car elle fait bénir la bonté de son âme
Comme elle fait aimer la douceur de ses yeux.

Ainsi quand notre France avait pour souveraine
Celle qu'on appelait « l'amour des pauvres gens »,
Le sceptre était léger, porté par une reine
Dont le manteau royal couvrait les indigents.

Le charme de sa voix apaisait leur souffrance :
Elle les consolait avec des mots si doux
Que les plus malheureux retrouvaient l'espérance,
Et que les plus ingrats tombaient à ses genoux.

Son peuple la priait comme on prie une sainte,
Et les petits enfants, au détour du chemin,
L'attendaient avec joie et l'approchaient sans crainte,
Pour lui tendre les bras ou lui baiser la main.

Elle ne voulait pas avoir d'autre cortège :
On la voyait aller, à toute heure, en tout lieu,
L'été sous le soleil et l'hiver dans la neige,
De la maison du pauvre à la maison de Dieu.

Depuis, l'esprit du siècle a passé sur l'histoire,
Et son souffle orageux a détrôné les rois,
Mais les hommes nouveaux bénissent la mémoire
De celle qui fut douce aux hommes d'autrefois.

HENRI CHANTAVOINE.

2184. Moreau de Tours (G.). *Blanche de Castille, reine de France, surnommée « l'Amour des pauvres ».*

BORDS DE LA MARNE

Ici point de berges banales
Où Philistins et Calicots
Font leurs siestes dominicales
En enfilant des asticots.

Pas une rumeur de guinguette,
Ni la cascadeuse chanson
De la blanche équipe en goguette
Dressant tables sur le gazon.

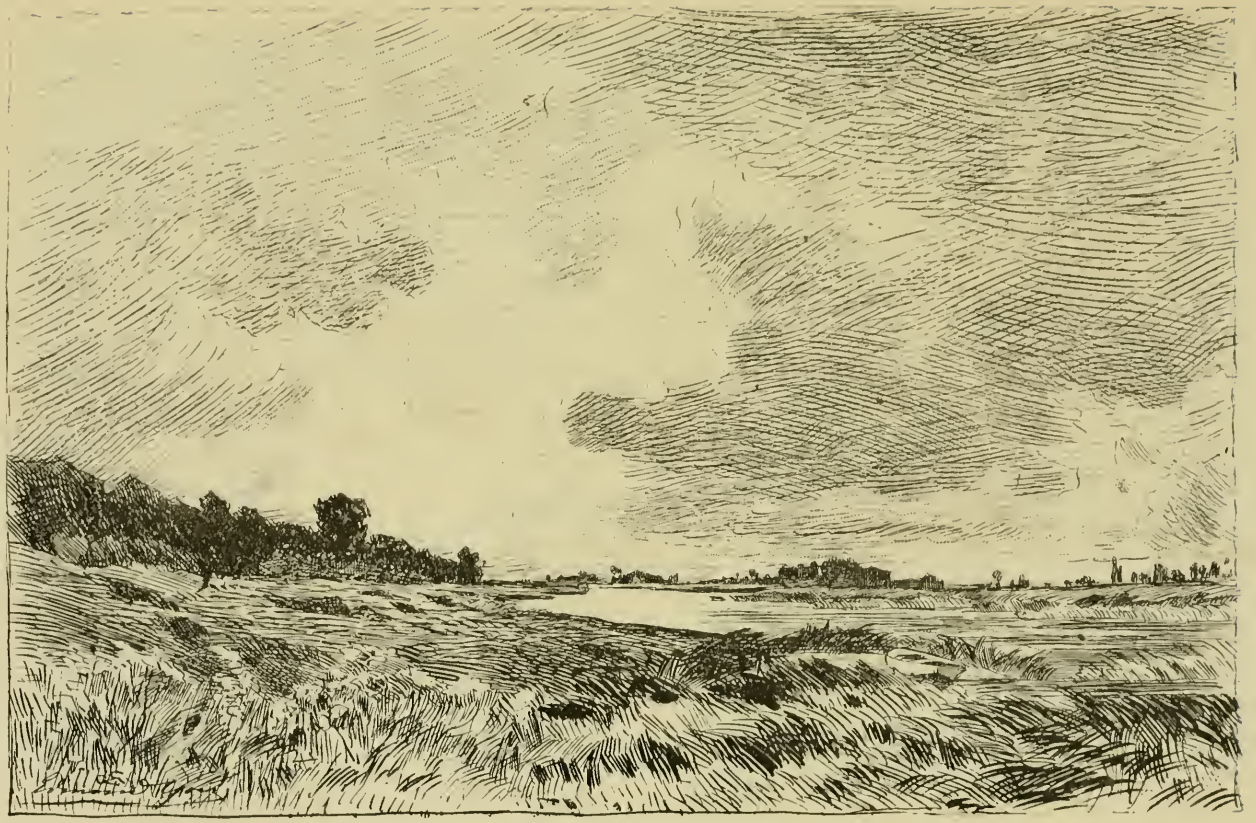
Et c'est pourtant la Marne verte,
La Marne aux rendez-vous joyeux,
Qui d'herbes et de fleurs couverte
Coule paisible sous mes yeux.

Mais je le reconnais encore
Le mystérieux petit bois!...
— Comme sous sa voûte sonore
Nos baisers chantaient autrefois!...

Je me rappelle que la mousse
Y poussait très haute au printemps —
Ah! que l'amour est chose douce
Quand on s'aime et qu'on a vingt ans!

Mais laissons les vieilles rengaînes
Et rentrons, car voici le soir...
Je suis seul, et le bois de chênes
Est lugubre sous le ciel noir.

ARMAND DAYOT.



3023. Yon (E.-C.). *Le bas de Montigny ; — bords de la Marne.*

UN MARTYR

Puisqu'il faut aux Romains des festins et des fêtes,
Puisqu'il faut aux lions des corps à dévorer,
César a décrété qu'on livrerait aux bêtes
Un millier de chrétiens, trop fiers pour l'adorer.

C'est pourquoi, dans sa loge, au fond du cirque immense,
Sous un rouge velum vient s'asseoir l'empereur,
Tandis que, par ses cris, une foule en démence
Des fauves du désert excite la fureur.

Oh! comment retracer ces horreurs frénétiques?
D'un côté, ces clameurs, ces applaudissements;
De l'autre, ce mépris de la mort, ces cantiques,
Et ces craquements d'os, et ces rugissements!

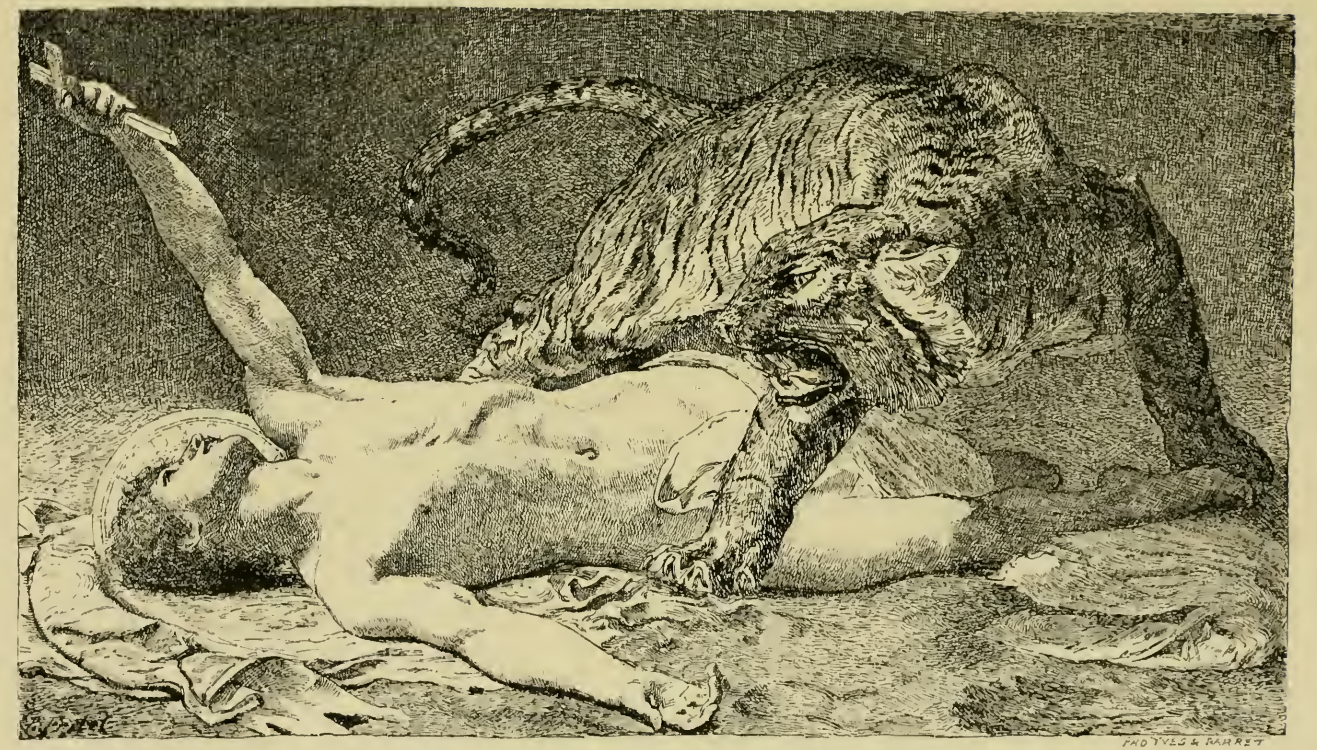
César peut, maintenant, à Vénus ou Cybèle
Pompeusement offrir tout le sang épanché :
Son peuple est satisfait. La curée était belle....
De cadavres chrétiens le vieux cirque est jonché.

Regardez cet enfant : c'était un fils des Gaules
Et de la foi nouvelle un apôtre fervent.
Avec ses cheveux blonds et ses blanches épaules,
On dirait un beau lis abattu par le vent.

Un tigre inassouvi, fronçant son mufle rose,
Vient flairer cette proie inerte et chaude encor :
Mais le soleil couchant, dans son apothéose,
Semble nimber ce front d'une auréole d'or.

Et ce soir, en allant prier aux Catacombes,
Les chrétiens, au-dessus de ce funèbre lieu,
Verront passer, ainsi qu'un grand vol de colombes,
Les âmes des martyrs qui remontent vers Dieu.

ADRIEN DÉZAMY.



1277. Fritel (P.). *Ca martyr.*

MORT DE L'EMPEREUR COMMODE

Ici râle un Hercule, un tyran détesté
Pour qui le Crime avait la voix d'une Sirène,
Et qui, fier de son bras, et la face sereine,
Frappait en parcourant le cirque ensanglanté.

Il triomphait aussi par la lubricité :
Le lit de la débauche était une autre arène
Où, toujours exaltant sa force souveraine,
Il luttait corps à corps avec la Volupté.

Et c'est là que l'abat Némésis vengeresse :
Il a bu le poison par lequel sa maîtresse
Substitua la mort au plaisir délirant.

Et, lorsque Marcia, comme un oiseau de proie,
Darde un regard de feu sur ce monstre expirant,
Son passé criminel par cet œil le foudroie!

CASIMIR PERTUS.

2346. Pelez (F.). *Mort de l'empereur Commode.*

UNE INONDATION A BERCY

Parfois Bercy, pris de vergogne,
Met de l'eau, trop d'eau, dans son vin,
Comme s'il voulait, vieil ivrogne,
Faire une fin.

Belle leçon de tempérance!
Tout Paris vient voir le fléau,
Et, tel qu'un maréchal de France,
Redit : « Que d'eau!... »

Or, c'est ainsi qu'en plein déluge
Luigi Loir, prodiguant son art,
A pu peindre sans subterfuge
Sarah Bernhardt.

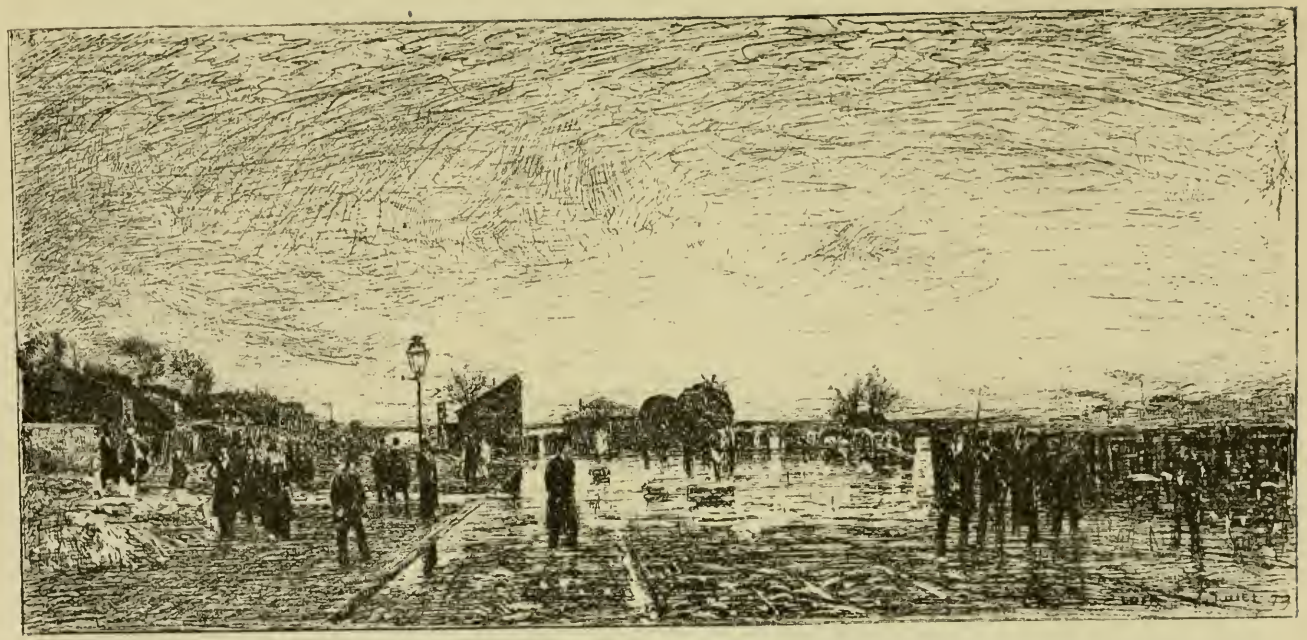
Le ciel fond, la Seine découche;
Partout l'eau détrempe le sol!
Mais l'aurore luit sur la bouche
De dona Sol.

Il est vraiment heureux qu'il pleuve,
Dieu de Noé! Ses yeux vainqueurs
Feraient, s'il ne tombait un fleuve,
Sauter les cœurs.

Gill, Zeus de la caricature,
S'est ici, fier et goguenard,
Métamorphosé d'aventure
En vrai canard;

Et Coquelin-Cadet, aphone
En ce tableau, mais éloquent,
Ébauche un sourire de faune
Extravagant.

ÉMILE BLÉMONT.



1944. Loir (L.). *Un coin de Bercy pendant l'inondation.*

CHEZ DON QUICHOTTE

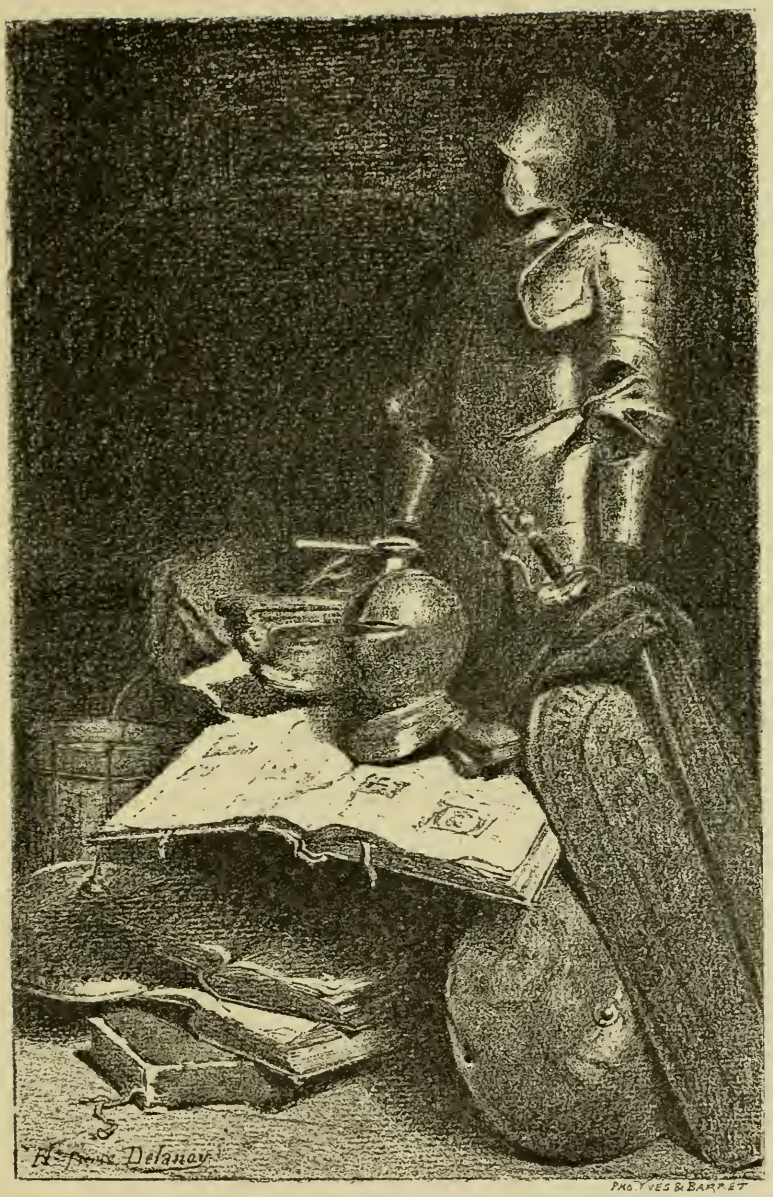
Don Quichotte a fourbi l'épée et la cuirasse
Et redressé l'acier du casque et du cuissard
Qui traînaient au logis dans les coins, au hasard :
La rouille de cent ans n'y laisse aucune trace.

Pour se mettre au niveau des héros de sa race,
Il relit les anciens romans qui, non sans art,
Parlent de quelque dame au vertueux regard,
Ou d'un cruel géant qu'un jeune preux terrasse.

Tous ces apprêts en vain ont troublé la raison
Du vieillard : ces jeux-là ne sont plus de saison ;
Nous raillons volontiers sa chimère naïve.

Et pourtant qui de nous ne s'est pris bien souvent
D'amour chevaleresque ou d'ardeur offensive
Pour une Dulcinée ou des moulins à vent ?

LÉON DUVAUCHEL.



892. Delanoy (H.-P.). *Chez Don Quichotte.*

SAINT JÉROME AU DÉSERT

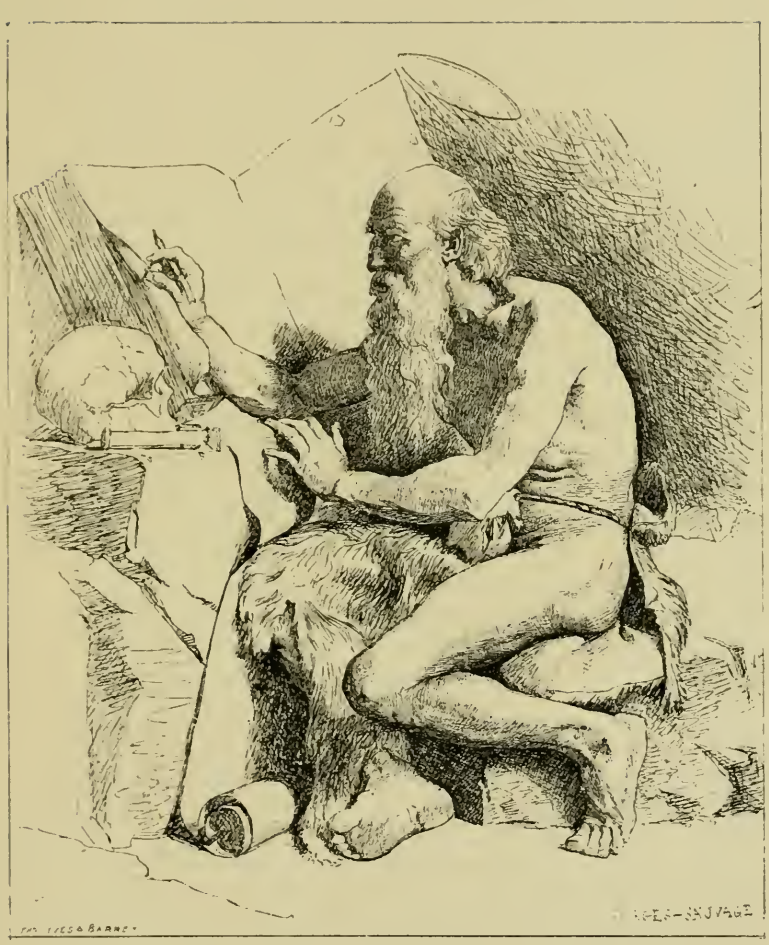
Auteur de la Vulgate, *en sa sainte ferveur,*
Du Christ il a partout semé la grande Idée
Que dans les cœurs païens sa voix a fécondée
Par un langage abrupt, mais rempli de saveur.

Près du Pape il jouit d'une longue faveur;
A la mort de Damase, il part pour la Judée;
Le zèle dont sa foi toujours est possédée
L'enferme à Bethléem, le berceau du Sauveur.

Mais quand l'hérésie a détruit son monastère,
C'est au désert qu'il va sur un labeur austère
Appesantir son front qu'il condamne à pâlir.

Par le ciel ici-bas il a l'âme ravie,
Et sur un livre ouvert, qu'elle est prête à remplir,
Sa main devant la mort fait rayonner la vie !

CASIMIR PERTUS.



1353. Georges-Sauvage (A.). *Saint Jérôme au désert.*

UNE RETRAITE

(Sur le tableau de M. E. Médard.)

En retraite ! en retraite !
Un clairon qui sonnait s'arrête,
Gobant soudain la mort au vol !
Un lieutenant penche la tête,
Un sang noir inonde son col....
En retraite !

Trois hommes roulent sur le sol,
La face blanche comme un marbre. —
Un boulet siffle et coupe un arbre,
Effarouchant un rossignol....
Gronde, tambour; pleure, trompette :
De partout le cri se répète :
En retraite !

Les caissons roulent au galop.
Deux chevaux éventrés culbutent.
Là-bas les vétérans qui luttent
Murmurent tout bas : « Ils sont trop ! »
La Victoire, qui toujours guette,
Les voit, — mais trop tard, — et regrette...
En retraite !

Allez, courez, fuyez, volez !
Marchez sur le blessé qui râle !
Fuis, conscrit, sans arme — et tout pâle,
Par les monts, les bois ou les blés !
C'en est fait, tous perdent la tête. —
Sauve qui peut ! — Honte complète....
En retraite !!

MAURICE MONTÉGUT.

2687. Salmson (H.). *Une arrestation dans un village de Picardie.*

LES CHAMPS A AUVERS

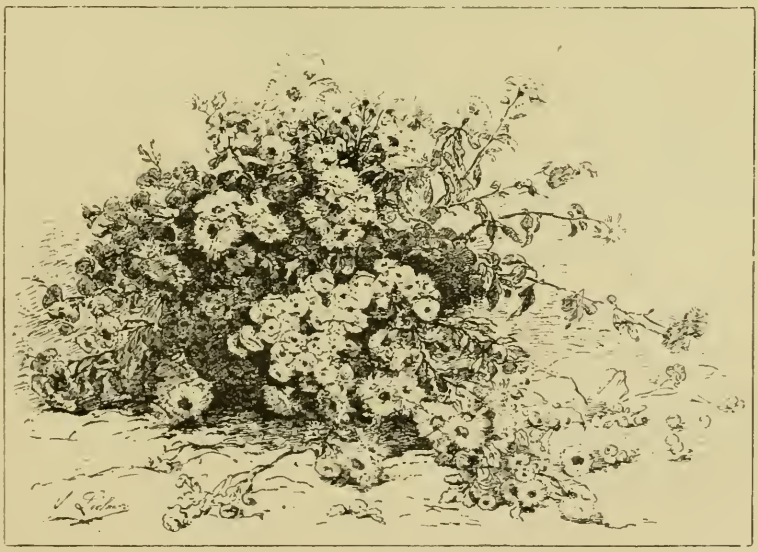
Chacun dans la campagne a son bois, sa vallée,
Qu'il préfère à tout autre ; une tranquille allée
Dans ce bois, qu'il parcourt en certaine saison :
Ou dans cette vallée une chère maison
Contenant une chambre étroite et peu parée,
Mais où l'ivresse un soir fut de longue durée.
L'un dans la grande ville a ses coins favoris,
Un banc désert dans un des faubourgs de Paris ;
L'autre sait le chemin d'une étroite ruelle
Qu'il a cent fois revue à l'heure habituelle...

Bords de l'Oise, c'est vous, — vous qu'aimait Daubigny,
Qui jadis m'avez fait un bonheur infini
Et qui m'avez donné l'amour de nos banlieues,
Avec vos peupliers et vos collines bleues !

S'exaltant aux beautés du monde extérieur,
Souvent mon souvenir, tel qu'un enfant rieur,
Loin de l'étroit sentier qui longe la rivière,
Me montre à travers champs la route familière :
L'horizon verdoyant est bordé de pommiers ;
Les blés sont presque mûrs, blonds trésors des fermiers :
Le site a conservé tous ses aspects sublimes ;
Et je revois les fleurs qu'alors nous y cueillîmes
Et qui sur ces plateaux d'Auvers à l'Isle-Adam
Me gardent le parfum des tendresses d'antan.

LÉON DUVAUCHEL.

819. DAMOYE (P.-E.). *Les champs, à Auvers (Oise).*



1829. LECLAIRE (V.). *Fleurs d'automne.*

FLEURS D'AUTOMNE

(Sur le tableau de Victor Leclaire.)

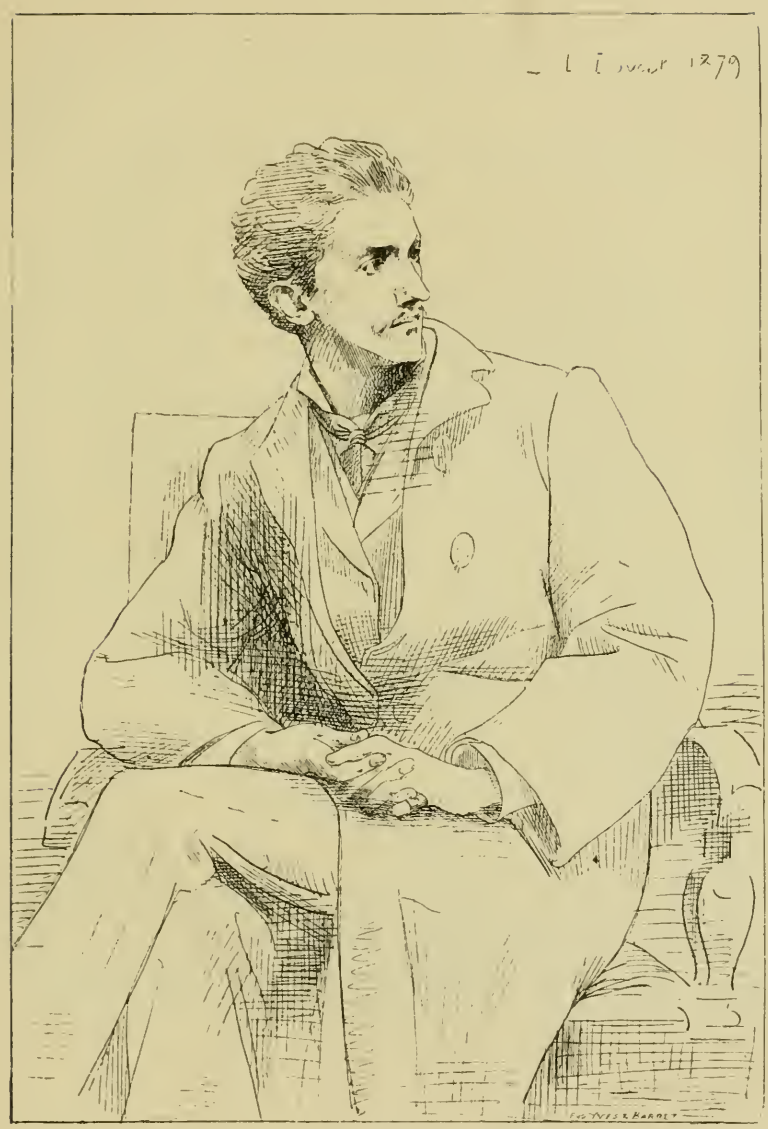
Au déclin d'un amour parfois pour un moment
Avant de se quitter, l'amant et la maîtresse
Sentent renaître en eux leur ancienne ivresse.
Et cette heure est pour eux un renouveau charmant.

Ils savent que bientôt, irréparablement,
Leur main évitera cette main qu'elle presse,
Que dans l'indifférence ils noieront leur tendresse.
Mais c'est le charme exquis de ce bonheur, qu'il ment!

Ce bonheur est pareil aux fleurs que les automnes
Font éclore dans les silences monotones
Des champs abandonnés où l'hiver va venir.

Douces fleurs dont la grâce est d'être les dernières,
Et que les cœurs épris de ce qui doit finir
Toujours préféreront aux gerbes printanières.

PAUL BOURGET.



1030. Doucet. L.). *Portrait du comte R. de M... F...*

L'ENFANCE DE BACCHUS

Le chant de la syrinx aux cymbales mêlée
Monte du bois profond cher aux faunes cornus,
Et des filles d'Hellas la troupe échevelée
Aux fraîcheurs des gazons égare ses pieds nus.
Sur leur bouche vermeille et leurs épaules blanches
S'épanouit l'honneur d'un éternel printemps,
Cependant, qu'en fruits d'or, l'Automne rit aux branches,
Ensanglantant les bras lassés des ceps flottants.
— Dans un taillis très clair, au bord d'une fontaine,
Près d'un enfant debout, les porteurs de pipeaux,
Posant le buis troué sur sa lèvre incertaine,
Lui montrent l'art sacré d'appeler les troupeaux,
De déployer au vent les ailes de la danse
Et de chanter l'Amour en rythmes languissants.
Les nymphes, de leur doigt, lui marquant la cadence,
Goûtent une langueur secrète à ses accents.
Sur le sable, tout près, la panthère charmée
De ses yeux étoilés laisse mourir l'éclair
Et, sous l'adieu du jour, la Nature pâmée
Boit une ivresse étrange aux caresses de l'air.
— C'est que l'enfant chanteur, sur sa flûte sonore,
Dit la terre domptée et les hommes vaincus
Par les vignes de feu dont la Thrace s'honore,
Et que cet immortel est le divin Bacchus!

ARMAND SILVESTRE.

1385 CROS (C.). *L'enfance de Bacchus.*

AU SERMON

L'église de chez nous n'a pour toute richesse
Qu'un chemin de la croix, peint en beau vermillon.
Mais c'est à pleine voix qu'on y chante la messe,
Et rien n'est plus charmant que notre carillon.

Le curé de chez nous aime à boire la goutte,
Et, s'il est fort bon homme, il n'est pas trop savant.
Mais c'est avec respect que son troupeau l'écoute,
Bien que dans ses discours il s'embrouille souvent.

Ses gestes et sa voix sont paternes : S'il gronde,
C'est contre les païens qui jurent méchamment,
Ou contre les farauds qui vont courir la blonde ;
Et tout son petit monde est dans l'enchantement.

Voici la mère Jeanne au premier rang des femmes :
Après tant de vaillants combats, d'obscur labeur,
Elles ont grand besoin, ces pauvres vieilles âmes,
D'un instant de repos dans la paix du Seigneur.

Fraîche comme une rose au bord d'une fontaine.
La petite Claudine est gentille à croquer.
Qui sait ? Penserait-elle à la vogue prochaine
Où de hardis meygnia *la viendront reluquer ?*

Quant au fermier Benoit, à l'ombre il se retire.
Assurément, dit-il, notre abbé parle bien,
Mais, tout en écoutant, il se prend à relire
L'Évangile du jour dans son paroissien.

Cœurs simples et naïfs, bons cœurs, vos patenôtres
Sur la route du ciel boitent parfois un peu.
Qu'importe ? On les entend, et mieux que beaucoup d'autres,
Elles sauront trouver la maison du bon Dieu.

G. Vicaire.

1714. La Boulaye (P. de). *Au sermon; — souvenir de la Bresse.*

A LA FRANCHE-COMTÉ

Pays de la verdure intense et des eaux vives,
Du vieil esprit gaulois et des joyeux convives!
Province où mon premier amour fut abrité!
Sol d'où montent aux cieux des rocs aux belles lignes,
Où poussent les sapins, où mûrissent les vignes,
Je t'aime, ô ma Franche-Comté!

J'ai souffert dans Paris, comme un damné du Dante,
Tous les étouffements de la saison ardente,
Pareil aux fleurs sans eau que brûle un vent d'été,
Et j'aurais tout donné, boulevard et banlieue,
Pour un de tes sentiers près d'une source bleue,
Fraîche et libre Franche-Comté!

J'ai vu, sur l'Océan terrible que j'adore,
Les pourpres du couchant, les roses de l'aurore!
J'ai salué, debout, son grand bruit indompté!
Mais, parmi les splendeurs de la plus belle plage
Dans un coin de mon cœur j'entendais ton langage,
Ma lointaine Franche-Comté!

Et lorsque par la mort ma bouche sera close,
Il faut que dans ton sein ma dépouille repose,
O terre où ma jeunesse errait en liberté,
Et qu'un de tes rosiers sur ma tombe fleurisse,
O ma superbe amie, ô ma vieille nourrice,
Ma fidèle Franche-Comté!

CHARLES GRANDMOUGIN.

(Fragment d'une poésie inédite.)

2280. Ordinaire (M.). *Le ruisseau du Puits-Noir (Doubs).*

GRANDE MARÉE DANS LA MANCHE

Un jour, devant la mer farouche et mugissante,
Dans un moment d'extase ayant fermé les yeux,
J'ai retrouvé les bruits de la forêt absente
Dans le déchaînement de ses flots furieux!
Et, devant cet assaut formidable des ondes
Bouleversant mon cœur de leurs cris éperdus,
Je songeais aux clameurs sauvages et profondes
Des chênes effarés par l'ouragan tordus!
J'aimais à m'oublier dans cette ivresse immense,
A me ressouvenir des bois de mon pays,
De la vieille futaie et des jeunes taillis
Échevelés et beaux sous le vent en démence!
D'un rêve intérieur étrangement bercé
Et presque souriant du tumulte des choses,
Je laissais s'envoler vers mon lointain passé
Mes inspirations dans la tempête écloses.
Puis, rouvrant la paupière au jour, soudainement,
Je fus épouvanté par la mer infinie
Où revivait des bois la terrible harmonie,
Et, voyant ballottés sur le gouffre écumant
Des essaims de bateaux en proie à la marée,
Je me disais : « Heureux les pauvres bûcherons
Qui baignés de sueur, muets, courbant leurs fronts,
Voient leur travail finir avec chaque soirée;
Tandis que, nuit et jour, sur le désert de l'eau,
Les durs pêcheurs s'en vont, par le vent ou la pluie,
Pour gagner tristement leur misérable vie,
Affronter une mort sans gloire et sans tombeau! »

CHARLES GRANDMOUGIN.

1501. Hagborg (A.). *Grande marée dans la Manche.*

LES PÊCHEUSES DE VARECH

Les maris sont partis pour la pêche, en Islande;
Alors, dans les hameaux de la côte normande,
Les femmes, jusqu'au soir, désertant le foyer,
Vont le long de la plage, assidûment fouiller
Les lourds écueils cachés sous les plantes marines
Où le varech s'étend et plonge ses racines.
Le flot, sur les rochers, s'éloigne lentement,
Avec un bruit égal, doux comme un bercement;
Des mouettes, au loin, ouvrent leur aile blanche;
Au ras de l'horizon, une voile se penche.
Les femmes, cependant, à l'œuvre près du bord,
Sentent leurs bras lassés se courber sous l'effort.
Mais, qu'importe? elles sont vaillantes à la tâche;
On les voit se pencher sur la mer sans relâche.
Les hommes n'ont-ils pas de plus rudes travaux?
Exposés chaque jour à des périls nouveaux,
Ils errent vers le Nord, et leur frêle équipage
Est porté par la lame, ou battu par l'orage.
Puisque c'est leur devoir de garder la maison,
Elles vont demander aux flots une moisson.
D'ailleurs, en se mettant au travail sur la plage,
De ceux qui sont partis, tout leur offre l'image;
La vague, par moments, semble les rapprocher
Des chers absents qu'au large un regret va chercher;
Elles savent encor, dans un rêve rapide,
Suivre d'un long regard le flot calme et limpide,
Et se bercer, vivant d'un rêve triste et cher,
D'un souvenir confus qui roule avec la mer.

ANTONY VALABRÈGUE.

2933. Vernier (E.-L.). *Les pêcheuses de varech, à Yport (Seine-Inférieure).*

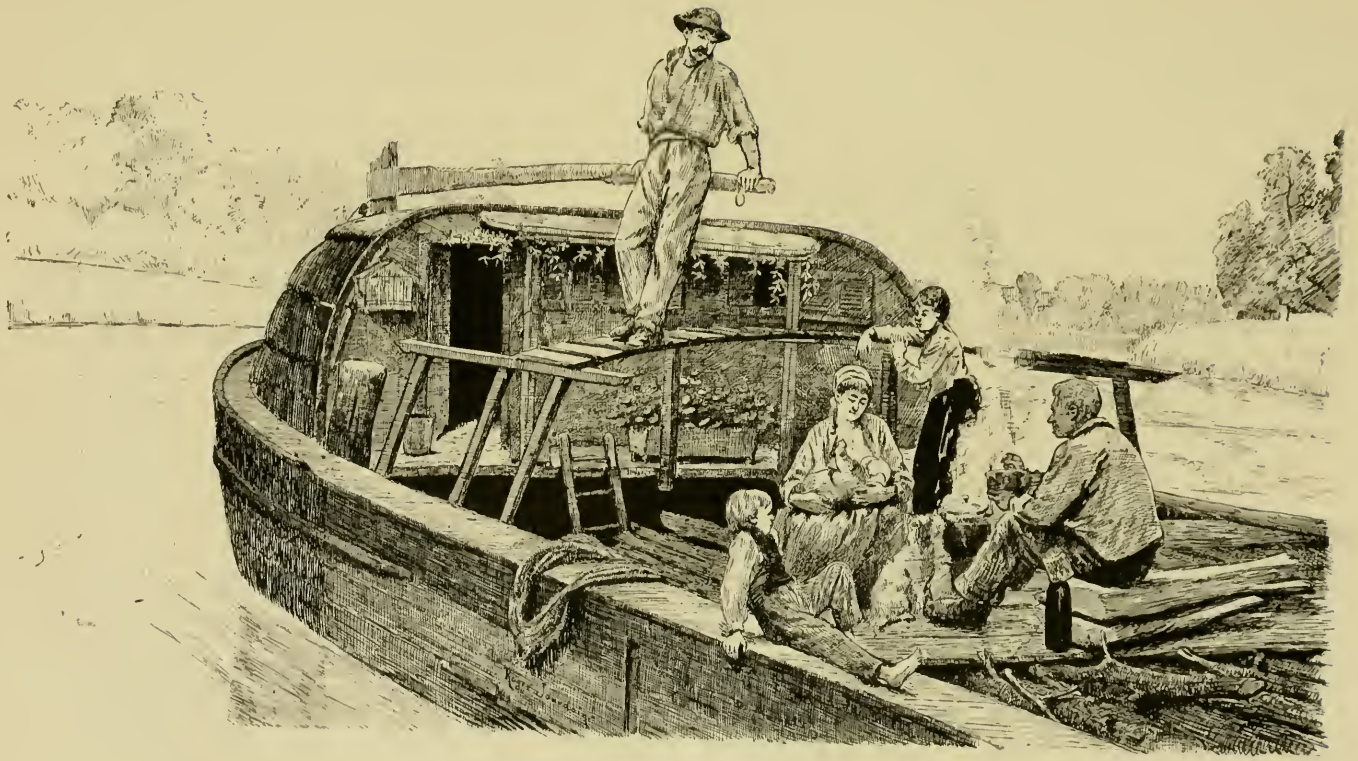
LE CHALAND

Pour nous tous qui savons ce que c'est que la vie,
Sa bataille sans trève et tant de bruit pour rien,
Vous resterez l'objet d'une éternelle envie,
Vous que ne lasse pas une route suivie,
Vous qui vivez encore ainsi qu'au temps ancien. —

Isolés de ce monde et voyant fuir les rives,
Tout seuls, mais bien assez, sur ce bateau qui va,
Vous gardez la fierté des races primitives :
L'homme est fort et hardi, les femmes sont naïves;
Vous emportez en vous tout ce que l'on rêva.

Vous n'êtes pas troublés par les rumeurs du monde,
Votre patrie à vous se parcourt en vingt pas.
Serrés, unis, laissant couler la vie et l'onde,
Vous subissez le sort dans une paix profonde,
Ne voulant rien savoir et ne désirant pas!

MAURICE MONTÉGUT.



1665. JOURDAIN (R.-J.). *Le chaland*

LE DÉPIQUAGE

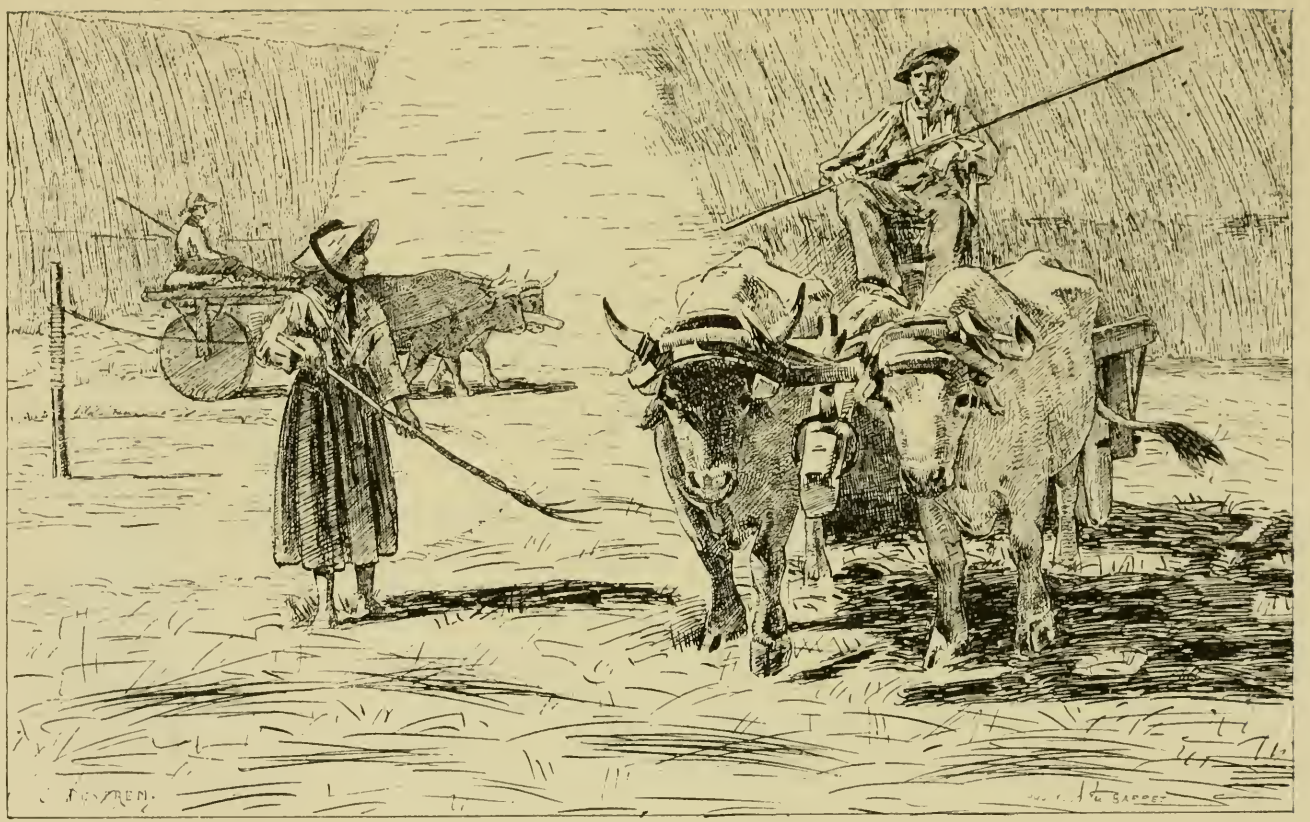
Partout moissons faites : adieu faucille!
Sur l'aire sèche on a couché les blés,
Pris en dessous, sans trêve, et rassemblés
Par le trident de quelque alerte fille.

De l'aiguillon, plus d'un drôle houspille
Les grands bœufs lents sous le joug accouplés.
Broyant sans fin les lourds épis foulés
D'où le grain dur jaillit et s'éparpille...

L'œil effaré d'une même langueur,
Au chaud du jour, peinent d'un même cœur
Bêtes et gens que l'âpre soif travaille;

Et le vertige ardent de Thermidor
Fait tournoyer le vol des brins de paille
Que le soleil change en poussière d'or.

Léon Valade.



983. Destrem (C.). *Le dépiquage : — campagne du Languedoc.*

OLYMPE

MADRIGAL

Aux aguets dans l'ombre portée
Du lourd chapeau mystérieux,
La douceur claire de vos yeux
Luit, traîtreusement apostée...

Sous la taille haut remontée
La tunique n'en suit que mieux,
Dans ses contours harmonieux,
La ligne qu'on dirait sculptée.

Vos beaux bras d'un galbe charmant
Sont faits pour presser mollement
Le montant doré d'une harpe :

Et, toute déesse qu'elle est,
Iris de vous, certes, pourrait
Apprendre à porter son écharpe!

LÉON VALADE.

2605. Rouffio (P.). *Olympe.*

PERSÉE

Quand Persée eut tranché la belle tête blonde
Dont le sang chaud teignait de rouge tout son bras,
Traversant la moitié de l'Europe à grands pas
Il vint se reposer près de la mer profonde.

Les pieds salis par la poussière des chemins,
Accablé du souci de son immense tâche,
Il voulut, profitant d'une heure de relâche,
S'arrêter pour laver dans l'eau ses belles mains.

Posant alors la tête immobile et sanglante,
Que crispait le sourire effrayant de la mort,
Dans les goëmons verts près de son glaive d'or,
Il s'élança d'un bond dans la vague hurlante.

Il se laissa rouler par la lame, et longtemps
Des pieds, des mains, du front, fendant l'eau courroucée,
Il but avidement l'oubli de la pensée,
Ne sentant plus le poids des heures ni du temps.

Mais le soir, revenu vers la rive à la nage,
Le corps las, les cheveux encore ruisselant d'eau,
Quand il voulut reprendre à la main son fardeau,
Nouveau prodige! il vit dans l'herbe du rivage

Mille fleurs d'un exquis et délicat travail,
Rouges comme les fruits empourprés de l'automne :
Chaque goutte du sang de la pâle Gorgone
S'était soudain changée en branche de corail.

AMÉDÉE PIGEON.

2982. Wagrez (J.-C.). *Persée.*

L'AMOUR TRANSI

L'ENFANT

Prenez pitié d'un enfant aux abois
Qui sent faiblir sa force et son courage.
En traversant le chemin vert du bois,
J'allais mourir sous la pluie et l'orage.

LA JEUNE FILLE

Viens sur mon sein, je te réchaufferai ;
Personne encor n'y reposa sa tête.
Viens dans mes bras, je te câlinerai ;
Personne encor ne connaît la cachette.

L'ENFANT

Mon aile sèche et me voici remis :
Dans tes yeux d'or j'ai retrouvé la joie.
Victoire! Enfin, je sens que je revis,
Et dans l'air bleu mon aile se déploie.

LA JEUNE FILLE

Méchant lutin, fuyez ; c'en est assez !
Dans le carquois, remettez votre flèche.
En caressant mon cœur, vous le percez ;
Qui guérira cette blessure fraîche?

L'ENFANT

Je t'ai blessée et je te guérirai :
Je suis l'Amour, qui remplirai ton âme.
Femme, tu dis en pleurant : « J'en mourrai ! »
Mais tu ne vis qu'en attisant ma flamme.

PAUL DEMENY.

400. Bramtot (A.-H.). *L'Amour transi.*

JACOB CHEZ LABAN

Le patriarche a dit à son fils incliné :
— « Pour lui montrer l'époux à Rachel destiné,
Va trouver, en mon nom, dans sa demeure amie,
Laban, fils de Nachor, en Mésopotamie. »
Le jeune homme pensif, un bâton dans la main,
A bien longtemps foulé la poudre du chemin.
Le voilà : — Sur le seuil de la ferme qu'effondre
L'or coupé des moissons, tout prêt à lui répondre,
Laban, silencieux, attend qu'il ait parlé.
Mais lui, sans dire un mot, reste, le cœur troublé,
Oubliant sa fatigue à la grâce ingénue
Dont lui sourit, tout près, une vierge inconnue.

ARMAND SILVESTRE.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER

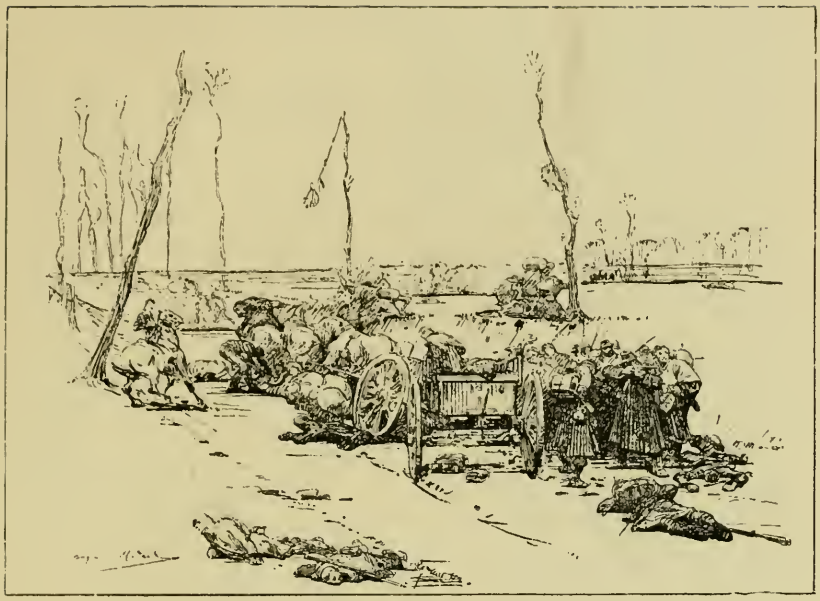
(Sur le tableau de E.-A. Rudaux.)

Qu'importe à ces marmots la tempête ou l'orage ?
Avec du sable ils ont construit un monument,
Et leur crainte est de voir arriver le moment
Où la vague, en montant, balaiera leur ouvrage.

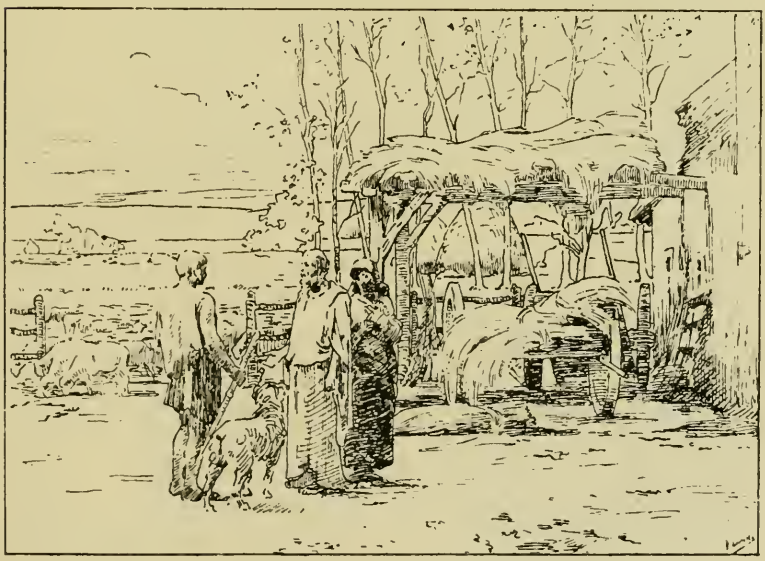
Cependant l'océan, au large, devient fort.
Le vent, dans les haubans des barques secouées,
Siffle lugubrement et roule des nuées :
C'est le naufrage, hélas ! et peut-être la mort !

La mort, y pensent-ils ? c'est indéfinissable
Pour eux ! Et que leur fait le pauvre matelot ?
Ils reviendront demain jouer auprès du flot,
Et refaire, en riant, de beaux châteaux de sable !

ÉMILE FAVIN.



2084. Médard (E.). *Une retraite.*



1906. Lerolle (H.). *Jacob chez Laban.*

LANDES DE GASCOGNE

Des collines au loin. Ciel bas. La plaine est grande.
Les flaques d'eau dormante ont des bords dentelés.
Un arbre çà et là. Trois huttes. C'est la lande
Avec ses marais verts de grenouilles peuplés.

Le ciel, en d'autres jours, déroule sans nuages
Sa chaude plaine bleue et son immensité;
Alors, un dur soleil buvant ces marécages,
Ce désert devient beau des rages de l'été.

Alors, l'herbe jaunit et l'eau morte flamboie;
La grenouille est séchée et la couleuvre dort;
Et sur ces mornes lieux, le soleil, vie et joie,
Répand à longs rayons le sommeil et la mort.

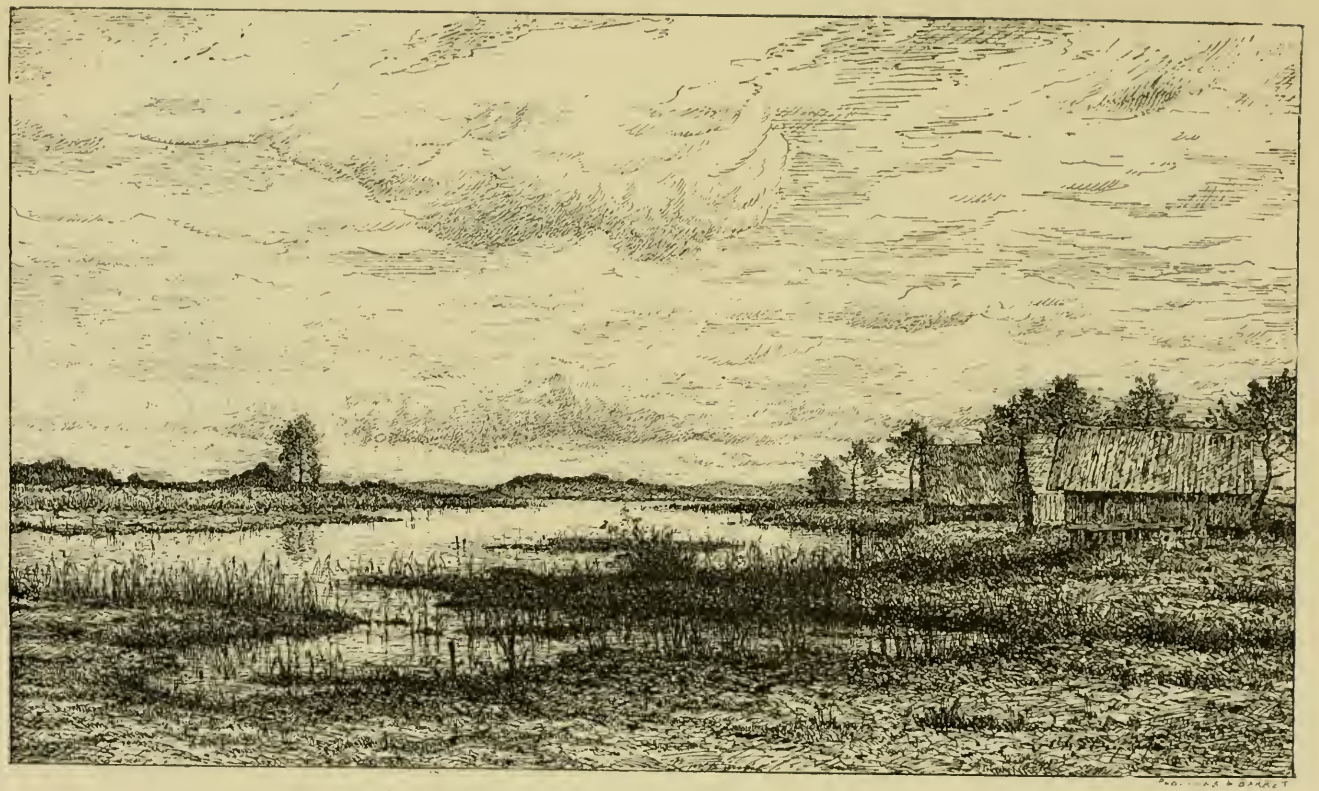
Alors, le peuple entier des plantes aquatiques,
Par un souffle froissé, semble un feu grésillant,
Et l'on voit palpiter, dans l'air plein de moustiques,
La lumière diffuse en voile scintillant.

Mais pour l'heure le ciel, terne, embrouillé, se traîne,
Bas, jusqu'à l'horizon faiblement onduleux.
Rien n'est là violent. C'est l'Ennui sur la plaine
Régnant au ciel, du haut d'un trône nébuleux.

Pourtant, la pauvre lande, immense et sans mystère,
Pays sans accidents, sans ravins ni forêts,
Saurait bien accueillir un blessé solitaire
Qui voudrait lui fier sa peine — et son secret.

Il pourrait habiter quelqu'une de ces huttes,
Où vient le moissonneur d'ajoncs, une fois l'an;
Et ce lieu désolé, mais calme et loin des luttes,
Lui mettrait dans le cœur un vide consolant.

JEAN AICARD.



566 Chabry (M.-L.). *Marais des Landes de Gascogne, un soir d'automne.*

LA DORMEUSE

Nue au fond des bois l'enfant est couchée.
Son sommeil, que hante un chant de hautbois,
A pour bercement la source cachée.
L'œil fin de l'oiseau couvant sa nichée
La voit seul dormir, nue au fond des bois.

Sa blanche beauté, dans la forêt sombre,
Glisse la douceur d'un rêve argenté...
Le murmure, au loin, des arbres sans nombre
Porte envie au chêne heureux de qui l'ombre
Baigne de fraîcheur sa blanche beauté.

LÉON VALADE.

LES BORDS DE LA SEINE A ÉPÔNE

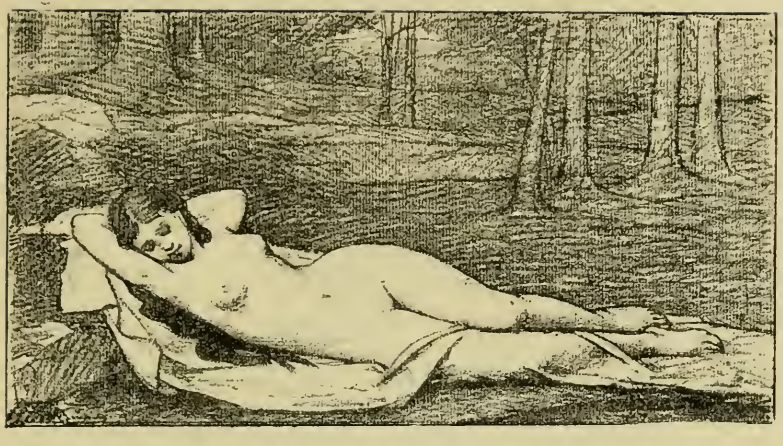
Tout à l'heure il pleuvait, l'ouragan faisait rage :
Mais une molle brise a relevé les fleurs.
Et comme un doux visage, encor baigné de pleurs,
La nature sourit, plus belle, après l'orage.

Le soir tombe, le soir pacifique et charmant,
Et voici que partout se fait un grand silence.
Le paysage entier est pris de somnolence ;
C'est l'heure de l'amour et du recueillement.

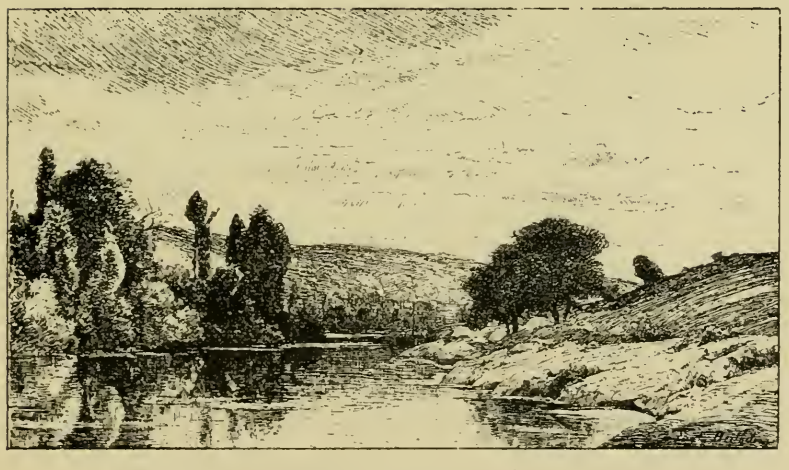
Pas un oiseau ne vole au sommet de la roche,
Dans l'herbe qui s'endort ne passe aucun frisson ;
Rien que la monotone et lointaine chanson
Du jour près d'expirer, de la nuit qui s'approche.

Cependant, sur la Seine, en un calme enchanté,
Un peu de jour persiste encor, presque timide.
L'eau vaguement scintille, et la feuillée humide
Y berce son sommeil avec tranquillité !

G. VICAIRE.



215. Benner (E.). *Une dormeuse.*



242. Berthelon (E.). *Les bords de la Seine à Épône (Seine-et-Oise), le soir, après la pluie.*

LE CARREAU DES HALLES

Je l'aime, ce Carreau des Halles! — On y sent
Le rustique parfum des choses potagères.
Le prisme végétal y rit, appétissant,
Sur les ais vermoulus d'antiques étagères.

Empire verdoyant des petits revendeurs,
Son aspect rafraîchit les muqueuses brûlantes,
Et c'est de la campagne aux salubres odeurs
Qu'on respire en cet humble et vrai jardin des plantes.

Je l'aime, ce Carreau des Halles, si vivant,
Avec sa flore jeune et ses vieilles marchandes,
Et son âpre senteur, qu'emporte au loin le vent,
De jardins, de vergers, de marais et de landes.

Légumes bienfaisants, rêve des matelots!
O légumes français ignorés des Tropiques!
Comme vous composez de savoureux tableaux!
Et comme vous chantez des poèmes épiques!

Je l'aime, ce Carreau des Halles. — Son fumet
Excite doucement les papilles blasées :
Providence du pauvre ainsi que du gourmet,
C'est un Éden — sablé de feuilles écrasées.

Saine sobriété qui nous mène à cent ans
(Parfois!), on trouve ici que tu n'es pas un mythe,
Et l'on songe, au Carreau des Halles, en tout temps,
A cette soupe aux choux qu'on fait dans la marmite.

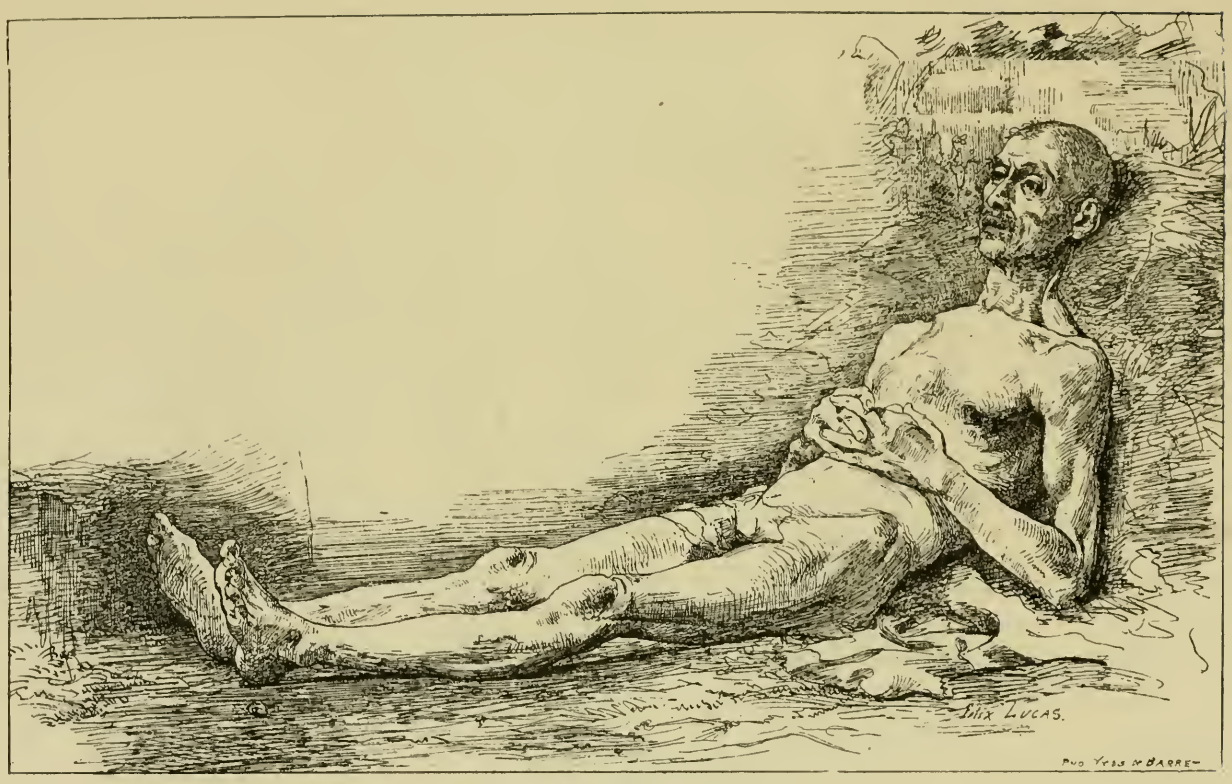
ERNEST D'HERVILLY.

1364. Gilbert (V.-G.). *Le carreau des Halles.*

JOB ET SES AMIS

Job est là, les deux mains à son ventre qu'il serre,
Sur du fumier. Il vient de râcler son ulcère
Et d'en tirer du pus avec un vieux tesson.
Maintenant il écoute, en souffrant, la leçon
Que lui font ses amis sur le Très-Haut, le Maître
A qui, sans discuter, l'homme doit se soumettre.
Mais Eliphaz, Bildad et Tsophar ont bien tort
De tant parler. Car Job, que la souffrance tord,
N'admet pas que le poing de Dieu s'appesantisse
Sur lui qui n'a rien fait de mal. Criant justice,
Et d'un ton menaçant, il demande en quel lieu
Se trouve un tribunal pour plaider contre Dieu.
En vain, dans un instant, d'une raison plus douce
Elihu va venir encore à la rescousse
Et défendre les droits sacrés du Tout-Puissant;
Job ne se rendra pas non plus. Car il se sent
Vaincu, soit! mais non pas convaincu. Sa voix haute
Dira toujours que Dieu, qui l'accable, est en faute.
Si bien qu'à la fin Dieu cédera le premier.
Il descendra, lui le Très-Haut, vers ce fumier,
Pour s'expliquer avec le gueux rongé d'ulcères.
— Tais-toi ! grondera-t-il. Je te tiens dans mes serres.
Que m'importent vos pleurs, vos menaces, vos vœux ?
C'est moi le Créateur. Je fais ce que je veux.
Je suis le Grand. Je suis le Fort. Je suis l'Auguste....
— Mais Dieu reconnaîtra que Job était le Juste.

JEAN RICHEPIN.



1967. Lucas (M.-F.-H.). *Job et ses amis.*

LA HALTE

Ce tableau délicat et d'un aspect charmant
Captive le regard et parle à la pensée.
Et qu'est-ce donc? — Rien. — La Halte d'un moment
D'un cavalier modeste, à l'auberge placée
Riante et pittoresque en marge du chemin.
La bête a soif, ayant monté la rude côte :
On l'abreuve d'eau claire, et, lui, d'un coup de vin
Sans doute est redevable au frais cellier de l'hôte
Du tranquille logis au perron familier.

Halte reconfortante, oasis du voyage,
Qui ne vous goûterait comme ce cavalier!
Et qui n'en cueillerait la douceur au passage,
Avant de repartir, le corps ragaillardi.

Mais elles sont, hélas! bien rares sur la route
Que suit l'homme ici-bas, — surtout l'après-midi,
Ces auberges du cœur où l'on boirait la goutte!

Dans la campagne triste et sur un chemin nu,
Où va le plus souvent, cavalier solitaire,
Las, sous le grand soleil, vers le but inconnu,
Sans rien qui vous sourie et qui vous désaltère!
Et sans cesse on poursuit quelque bonheur discret,
Et l'on vous rêve en vain, ô Haltes de la vie!
Et c'est pourquoi, devant l'aimable cabaret
Où souffle ton cheval, Cavalier, je t'envie!

ERNEST D'HERVILLY.

2291. Outin (P.). *La halte.*

UN VIEUX CURÉ DE CAMPAGNE

Ce brave homme n'est point solennel ni pédant,
Au village, en parlant à tous, il se promène;
Tout plein de l'Évangile, il va droit où l'entraîne
Son bon vieux cœur indépendant.

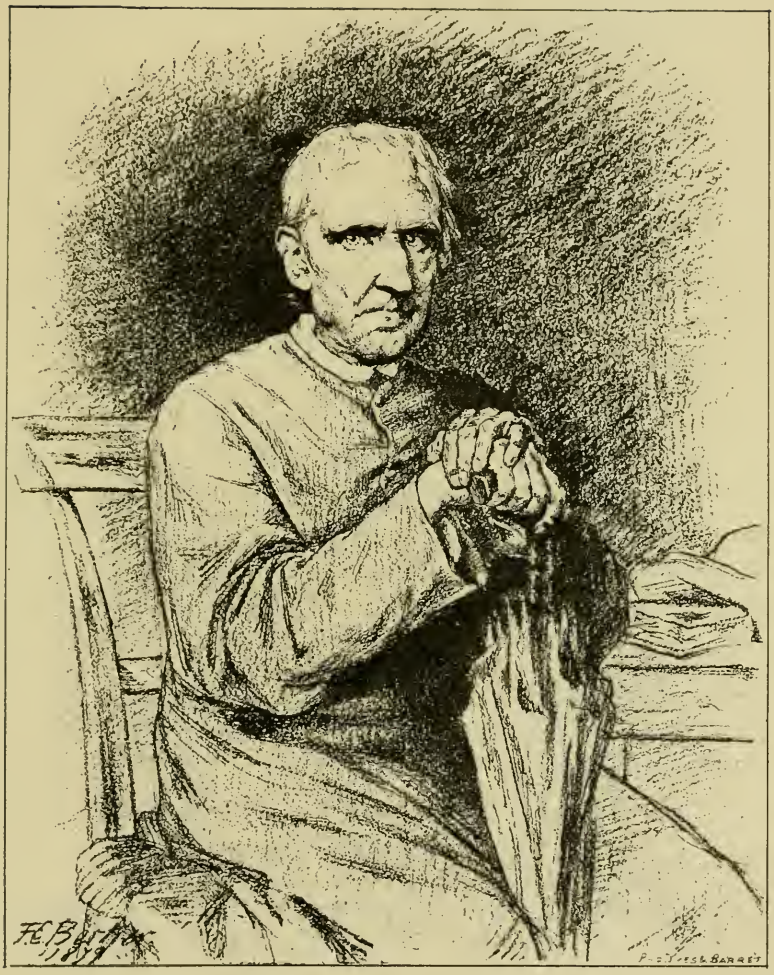
Il garde auprès de lui quelque antique servante,
Cordon bleu d'un temps fort lointain,
Et qui, matin et soir, récite, très fervente,
La prière apprise en latin.

Quand l'été rayonnant ramène la poussière,
Et crible les chemins de traits d'or, le curé
Aime à dire son bréviaire
Dans son petit jardin, frais et bien aéré!

Et sous une charmille arrondie en tonnelle,
Abrité du clair firmament,
Il réfléchit tout doucement
Aux futures splendeurs de la Vie Éternelle.

Confiant dans le Christ, il vit, très convaincu,
Et, quand viendra l'heure suprême,
Souriant à demi, bénissant ceux qu'il aime,
Il mourra comme il a vécu!

CHARLES GRANDMOUGIN.



248. Bertier (F.-E.). *Un vieux curé de campagne.*

LE CHAPELET

Étant vieille, elle est seule — et c'est une pauvresse.
Mais à ses vêtements proprement rapiécés,
On sent l'honnêteté : le vice et la paresse
Ne font point de reprise à leurs habits percés.

Comme elle a travaillé de longs jours sans relâche,
Et sans espoir, hélas ! d'un meilleur lendemain,
Il lui faut, maintenant qu'elle a fini sa tâche,
De maison en maison aller tendre la main.

Donc, la vieille, en passant, est entrée à l'église;
Et tout d'abord elle a retiré ses sabots,
Par crainte et par respect ; — puis elle s'est assise
Sur le banc ouvragé par de naïfs rabots.

Sans lâcher le bâton qui la soutient encore,
Elle est là, reposée, et marmotte tout bas,
Pour gagner de lointains paradis qu'elle ignore,
Des mots mystérieux qu'elle ne comprend pas.

Et le bourdonnement doux de sa patenôtre
Se mêle à l'aigre accord des répons nasillards,
Tandis qu'entre ses doigts glissent, l'un après l'autre,
Les grains du chapelet — ce hochet des vieillards.

CHARLES FRÉMINE

2513. Rasetti (G.). *Le chapelet.*

LE LAVABO DES RÉSERVISTES

Plus de cuvette en porcelaine
Et de vinaigres précieux!
Aussitôt qu'on ouvre les yeux
On vous entasse à la fontaine!

Plus de fine babouche aux pieds !
Adieu les puissants cosmétiques
Et ces huiles qu'on nomme « antiques »,
Orgueil des modernes barbiers!

C'en est fait, poudre dentifrice,
Brosses à dents, petits ciseaux!
Ainsi que le divin Narcisse,
On n'a pour miroir que les eaux!

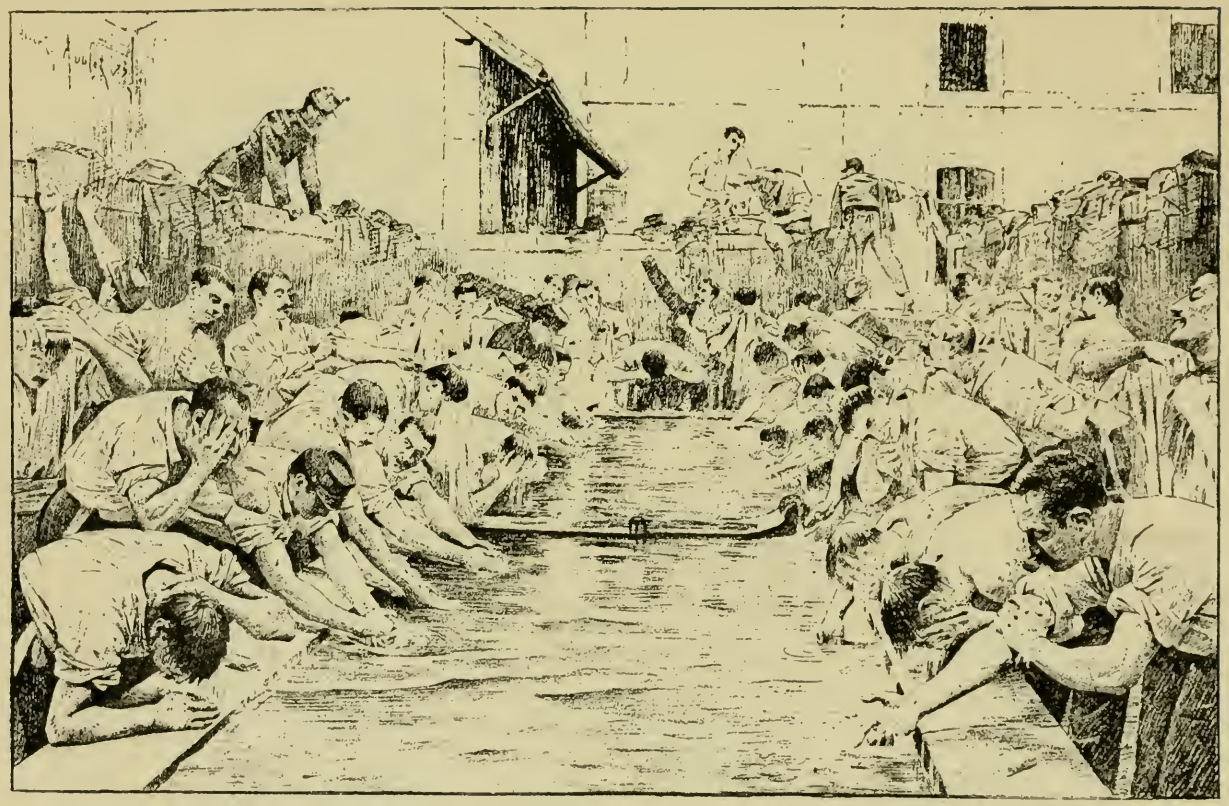
Le vent, frais comme la rosée,
Fait courir de légers frissons
Sur chaque tête, aussi rasée
Qu'un champ à la fin des moissons !

On se bouscule, on se coudoie,
Et l'on court avec désespoir
Après le savon qui se noie
Dans les profondeurs du lavoir !

Il faut en rire ou bien se taire :
On fait comme tous les amis :
A la patrie il est permis
De nous former le caractère!

Puisqu'on doit peut-être mourir
Au champ de bataille, pour elle,
Sachons donc tout d'abord souffrir,
En nous lavant « à la gamelle ! »

CHARLES GRANDMOUGIN.



83. Aublet (A.). *Le lavabo des réservistes, dans la caserne du Centre, à Cherbourg (Manche).*

LA BARQUE DE CARON

LE POÈTE

Que sont-ils devenus, ces doux Champs-Élysées
Où les rosiers poussaient parmi les myrtes verts,
Où les morts revivaient, pleins de calmes pensées,
En savourant l'oubli du terrestre univers?
Connais-tu cette terre étrange et fortunée,
Que les Grecs espéraient au delà des tombeaux?
Cet Éden radieux où sous des cieux nouveaux
Le printemps souriait trois fois dans une année ?

LE SAVANT

De ces songes éteints, ami, rien n'est resté
Qu'un souvenir heureux, léger comme un nuage;
Des douces visions du passé se dégage
L'impérissable vérité !
La science triomphe où le rêve succombe!
Comme des mirages lointains
Toujours cherchés, jamais atteints,
Ont fui ces oasis trompeuses d'outre-tombe !
Gémis sur tes rêves fauchés !
Nulle sibylline caverne,
Nul souterrain, perdu sous les marais d'Averne,
Ne te dévoileront des paradis cachés !
Et tu ne trouveras au milieu de la terre
Qu'un effrayant amas de matières en feu !
Et là haut, dans le vide immense du ciel bleu,
Tes dieux ne peuvent plus abriter leur mystère !

CHARLES GRANDMOUGIN.

451 Brunet (J.-B.). *Caron.*

NYMPHES ET FAUNE

La musique est sœur de l'amour.
Dans le paisible demi-jour
Qui baigne la forêt fleurie,
N'ayant que les nids pour témoins
De leur errante rêverie,
Faune et Nymphes se sont rejoints.

Le Faune, ému d'un divin trouble,
Vient d'emboucher la flûte double ;
Et, penché sous le haut massif,
Il joue un air, où, tout ensemble
Extatique, tendre et lascif,
Le désir brûle, implore et tremble.

Sur les mousses de velours frais,
Les Nymphes lui font voir de près
Leurs purs contours, leurs rondeurs grasses,
Leurs jeunes seins fermes et droits :
Elles sont trois comme les Grâces,
Et sont belles toutes les trois.

Filles des dieux, déesses nues,
Sur l'arc de leurs lèvres charnues
Voltige un sourire vermeil ;
Et leur âme, fleur d'Ionie,
Ainsi qu'une rose au soleil,
S'épanouit dans l'harmonie.

Le bois frissonnant mêle aux cieux
Sa cime légère ; les yeux
Flottant sur ces beaux corps sans voiles,
Le chèvrepied laisse le jour
Mourir aux baisers des étoiles.
La musique est sœur de l'amour.

ÉMILE BLÉMONT.

1254. Foubert (E.-L.). *Nymphes et Faune.*

LES AMATEURS D'ESTAMPES

Les drapeaux belliqueux dorment le long des hampes :
Monsieur le Cardinal mène la France en paix ;
Et les honnêtes gens, délivrés du harnais,
Peuvent tranquillement regarder des estampes.

Palsambleu ! c'est un doux passetemps de s'asseoir,
Après dîner, au fond d'un cabinet tranquille,
Chez quelque ami du Pré-aux-clercs ou bien dans l'Ile.
Au milieu des cartons grands ouverts, jusqu'au soir.

Tandis que l'arbre en fleurs à la vitre tressaille,
On discute à loisir les hauts faits des graveurs,
On juge les beaux coups de leurs burins vainqueurs ;
L'un combat mieux de pointe et l'autre mieux de taille.

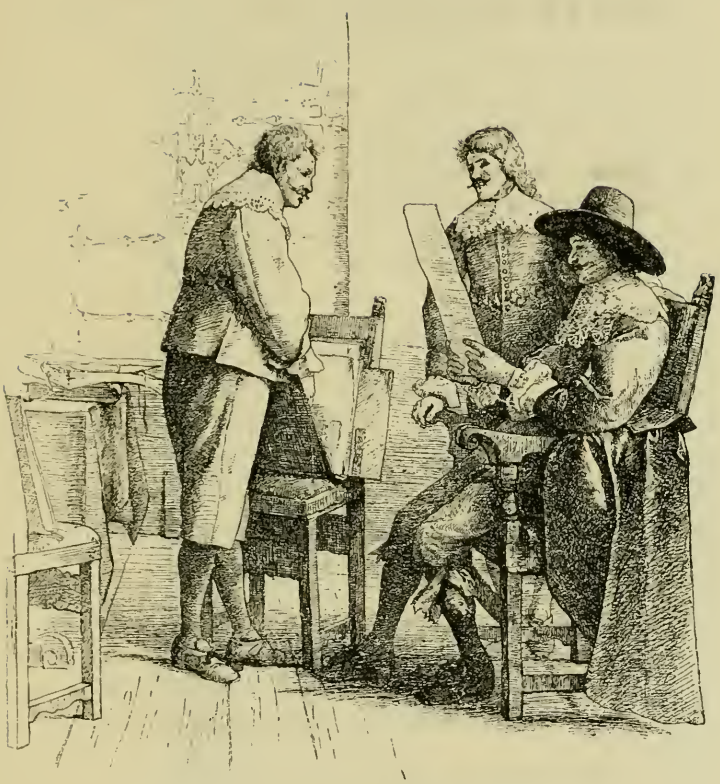
C'est toujours le vieux Marc qui ravit le Baron
Par ce vaillant dessin qui sent sa grande Rome ;
L'âpre et noble Mantègne est encore son homme :
Mais Sadler et Goltzius lui font plisser le front.

Le Vidame préfère à ces rudes ancêtres
Les malins compagnons nés en terroir gaulois :
Mieux que Bosse, qui donc fripe un galant minois ?
Mieux que Callot, qui donc sait affubler des reîtres ?

Mais d'un cri de surprise ils partent, tous les deux,
Lorsque leur hôte, avec une prudence grande,
D'un nouveau portefeuille arrivé de Hollande,
Fait sortir un Jésus prêchant parmi des gueux !

Quel sorcier admirable a brouillé ce grimoire,
Où le soleil ému fait tressaillir la chair ?
C'est presque en se signant qu'ils voient, comme un éclair
La griffe de Rembrandt courir dans l'ombre noire !

GEORGES LAFENESTRE.



2795. Steinheil (A.-C.-E.). *Amateurs d'estampes.*

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

Transiit benefaciendo.

Reine, elle n'avait pas de plus chère habitude
Que d'aller chaque jour, dans sa robe de lin,
Vers ceux dont l'âme est triste et dont la vie est rude,
Pour consoler la veuve et nourrir l'orphelin ;

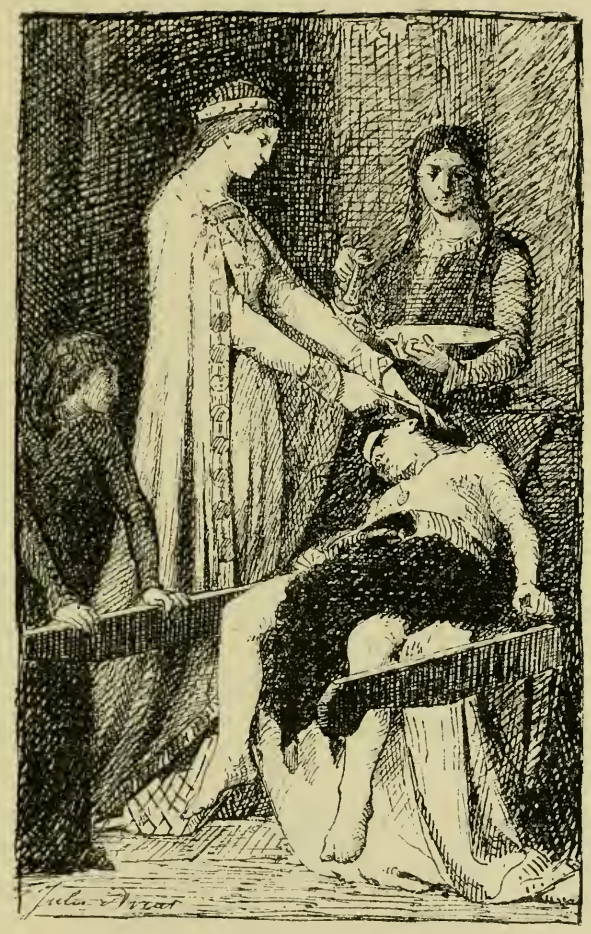
Ils venaient la chercher sur les marches du trône,
Elle les accueillait en leur ouvrant la main ;
Quand elle leur avait épuisé son aumône,
Elle disait encor : vous reviendrez demain ;

Et ses lèvres avaient un sourire si tendre,
Sa voix était si douce et son regard si pur,
Que tous ces malheureux croyaient la voir descendre
Comme une Bonne Vierge en son nimbe d'azur.

Charmante, elle venait dans leurs pauvres demeures
S'asseoir près des mourants ; et tandis que pour eux
Elle priait tout bas dans son grand livre d'heures,
Ils mouraient plus contents, en regardant les cieux.

Elle mourut ainsi, jeune, et sur son passage
Ayant semé le bien avant que de mourir :
Elle avait trop aimé pour vivre davantage.
Et trop souffert, sans doute, à regarder souffrir.

HENRI CHANTAVOINE.



98. Aviat (J.). *Sainte Élisabeth de Hongrie.*

PORTRAIT DE M. CAROLUS DURAN

C'est le gentleman, c'est l'artiste,
C'est le peintre aimable et fringant
Dont les manchettes de batiste
Ont fait rêver la Dame au gant.

De son pinceau nerveux, il casse
Les plis des robes de velours :
C'est le capitaine Fracasse
De la peinture de nos jours.

Cheveux noirs, bouclés, regards tendres,
Moustache au vent, torse bien pris ;
Tel est cet Espagnol des Flandres,
Plus Parisien que Paris.

Guitariste aux doigts pleins de charmes,
Rival des galants barytons,
Il fait, chez Pons neveu, des armes,
Et de l'esprit, aux Mirlitons.

Mais cet amoureux des étoiles,
Cet enthousiaste des fleurs,
Quand il lui plaît, jongle, en ses toiles,
Avec la gamme des couleurs.

Ses brillants portraits sont les strophes
D'un poème d'ombres, d'éclairs
Où, du chatoiement des étoffes,
Jaillit le modelé des chairs...

Quand, le matin, au Louvre il passe,
Du haut de leur cadre ducal
Les Velasquez lui font la grâce
D'un petit sourire amical ;

Et les effrontés rouges-gorges
Du luxembourg, à l'Angélus,
Croyant voir l'ombre de saint Georges,
Lui disent : « Bonsoir, Carolus ! »

ADRIEN DÉZAMY.

2697. Sargent (J.-S.). *Portrait de M. Carolus Duran*

PENDANT UN SERVICE FUNÈBRE

Il s'est mis à genoux près de sa brave femme,
Le brave homme! et tous deux, pour le repos de l'âme
D'un être qu'ils aimaient, d'un parent, d'un ami,
Le front bas, les doigts joints, les yeux clos à demi,
Ils disent leur prière et, pleins d'espoir en elle,
Ils demandent la paix de la vie éternelle
Au Seigneur tout-puissant qui règne dans les cieux,
Pour celui qui souffrit et travailla comme eux.
Ce sont des cœurs naïfs, des piétés robustes;
Ils attendent justice, ayant été des justes,
Et peuvent s'adresser à leur juge divin,
Car nul à leur bonté n'a fait appel en vain...
Et toi, sceptique amer, qui railles et qui nies,
Sois sincère et, malgré toutes tes ironies,
Dis-moi si tu n'es pas attendri de les voir,
Après tant de travail, de peine et de devoir,
Avoir foi dans ce Dieu qu'ils nomment : Notre Père!
Et dis-moi si vraiment rien dans ton cœur n'espère
L'existence meilleure et les cieux indulgents,
En regardant prier ces deux honnêtes gens.

François Coppée.

2890. VALADON (J.-E.). *Pendant un service funèbre.*

A LA FONTAINE

Ce n'est point la fontaine antique
Dont l'amour protège les eaux ;
Où Rachel, la vierge biblique,
Rêve en abreuvant les troupeaux.

O fontaine de Blandusie,
Ce ne sont point tes bords ombreux,
Où le poète de Lydie
Voulait sacrifier aux dieux.

Là, nulle intrigue n'est cachée :
C'est un poème de candeur :
Une enfant, la tête penchée,
Donne à boire à sa jeune sœur.

Rien autre : un adorable geste,
Et le drame est charmant ainsi,
Et je t'aime, source modeste,
Libre de l'amoureux souci !...

PAUL MILLIET.

1311. GARDNER (Mlle E.-J.). *A la fontaine.*

LE RETOUR

Trop tard ! — L'enfant prodigue, ou le fils exilé,
En proie aux souvenirs, plein d'espoirs et de doutes,
En vain foula d'un pied fiévreux et comme ailé,
Jours et nuits, le sol dur d'interminables routes.

Trop tard ! — La vieille mère est morte. C'est fini.

Il entre, et c'est pour voir dans l'alcôve bretonne,
Sous les cierges, hélas, un visage béni,
Jaune et sec, et pareil au feuillage d'automne !

Oh ! Le retour navrant ! — Vous refleurirez, roses,
Et vous, vous renaîtrez, ô nids, mornes l'hiver !
Mais c'est bien pour toujours que ces lèvres sont closes :
Le baiser qu'on n'a pas reçu d'elles hier,
On ne le recevra jamais plus sur la terre.

Oh ! quelle inexprimable angoisse étreint ton cœur,
Jeune homme revenu sous le toit solitaire !

Tu fléchis sous ce coup dernier du sort vainqueur,
Et, tel, mourant de soif, sur le bord des citernes,
Enfin atteintes, mais sèches, s'abat l'oiseau,
Tu tombes à genoux, muet, et te prosternes,
Devant ce lit qui fut autrefois ton berceau.

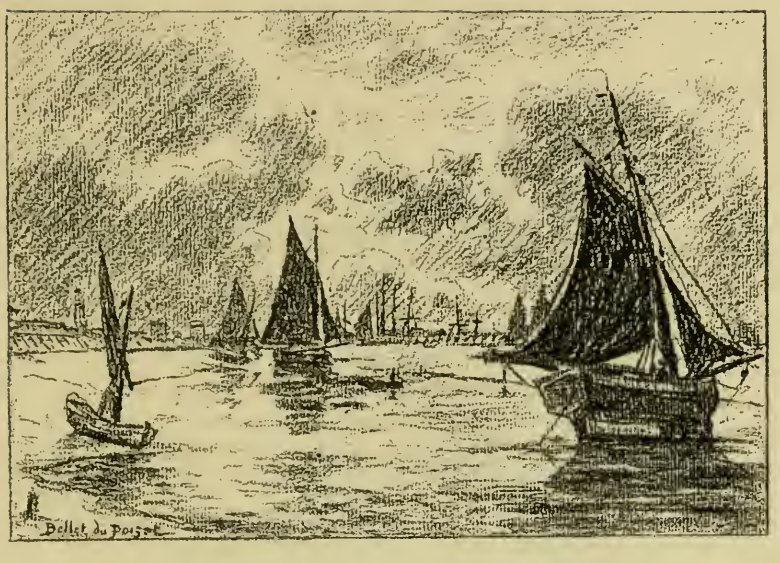
ERNEST D'HERVILLY.

2196. Mosler (H.). *Le retour.*

LA NUIT DANS LE PORT

Pêchant sous voile, au Nord, sur les flots islandais,
Les babordais de quart ou bien les tribordais,
La nuit, songent au Port, oasis de la dune,
Qui dort ici, charmant sous la discrète lune ;
Chacun d'eux le revoit, tel qu'il le vit souvent,
Avec le gaz des quais, harcelé par le vent,
Au seuil des cabarets de sa ville natale.
Les bassins sont remplis et la mer est étale ;
Ils entendent alors, sec et clair, par moments,
Le clapotis de l'eau contre les bâtiments
Amarrés aux corps-morts et tirant sur leur chaîne.
Arpentant la sonore estacade de chêne,
Les douaniers de garde, au fond de leur cabans.
Contemplent le réseau des sveltes galhaubans,
Qui plaquent sur le ciel leur bizarre guipure
Autour des vieux mâts noirs. — Une brise âpre et pure,
Qui sent le galipot, souffle arrière ou debout.
Un steamer, dans un coin, chauffe ; on dirait qu'il bout.
Parfois, sous le grand ciel, une antique poulie
Se plaint au vent qui passe, avec mélancolie,
Des soufflets que de lui jadis elle a reçus,
Et, dans le noir silence, elle jette, au-dessus
Des vergues par la mer acide corrodées,
Comme le triste cri des mouettes attardées.

ERNEST D'HERVILLY.



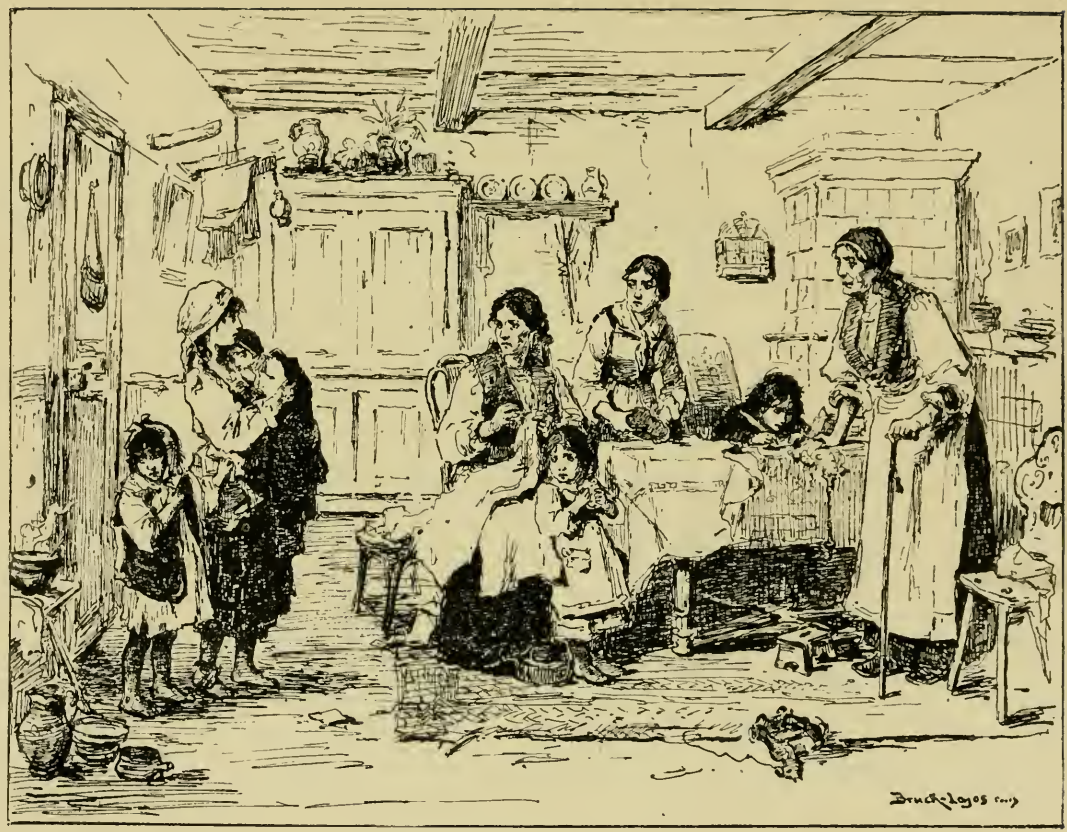
207. Bellet du Poisat (P.-A.). *La nuit dans le vort.*

2642. Rudaux (E.-A.). *Les travailleurs de la mer.*

ABANDONNÉS!

Épaves et débris d'un bonheur qui sombra,
Ils vont à l'aventure, hélas! et seuls au monde,
Abandonnés! — Enfants, qui vous recueillera,
Pris au cœur tout à coup d'une pitié profonde?
Ils vont à l'aventure et demandant leur pain,
Groupe triste habillé de guenilles poudreuses,
Dans les vieilles maisons aux senteurs de sapin,
Qu'emplissent les ébats des familles heureuses.
D'où viennent ces enfants qui dorment sans berceaux,
Et dont les pieds sont las dès l'aube de la vie?
Père mort? ou parti? — Le savez-vous, oiseaux,
Qui connaissez leur troupe et qui l'avez suivie,
A travers monts et bois, avec le vain espoir
De glaner derrière elle une miette oubliée?
Pâles abandonnés, où serez-vous, ce soir?
Ce soir? — Oh! voyez-vous, la paupière mouillée,
Ces braves gens ici, de l'aïeul aux marmots,
Qui tournent leurs regards vers la pauvre famille;
De tous ces cœurs émus il va jaillir les mots
De la charité même. — Oiseaux, dans la charmille,
Vous dormirez, ce soir, sans entendre, parfois,
Monter lugubrement vers le ciel brillant d'astres,
Les sanglots étouffés et les plaintives voix
De quatre naufragés des terrestres désastres.

ERNEST D'HERVILLY.



441. Bruck-Lajos (L.). *Abandonnés!*

OFFRANDE A LA VIERGE

Heureux qui garde encor la foi, — la foi qui sauve
La blanche adolescente et la vieille au front chauve,
La foi naïve, aveugle, aux mains pleines de fleurs,
Qui près de l'humble autel fait consacrer des cœurs!

Sans croire, j'entre aussi dans les temples rustiques,
Et, toujours poursuivi d'autres rêves mystiques
Que ceux de ces fervents dont le zèle profond
Suspend les ex-voto du mur ou du plafond,
J'y médite à loisir sur des choses intimes,
Sur les maux sans répit dont nous sommes victimes;
J'y goûte la douceur, — presque la volupté, —
De prononcer un nom mille fois répété;
Et je voudrais pouvoir faire brûler des cierges
Afin que par les vœux des saintes et des vierges
S'offre un port désiré, repos perpétuel,
A mon amour plus calme et plus béni du ciel.

LÉON DUVAUCHEL.

456. Buland (J.-E.). *Offrande à la Vierge.*

LES FOINS

Adieu, Marianne, à nos amourettes,
Adieu, l'arbre en fleurs, le coin familier,
On a dévasté toutes nos retraites.
Le beau pré semé de blanches fleurettes,
Le voilà tondu comme un écolier.

Les filles d'ici n'ont pas les mains blanches,
Mais le cœur solide et les bras aussi.
Elles gagnent bien leur croix des dimanches ;
Et quant aux garçons, retroussant leurs manches,
Ils ont vaillamment fauché, Dieu merci !

Compagnons, encore un peu de courage ;
Le temps est couvert et le ciel chagrin.
Que chacun de vous ait fait son ouvrage
Et bâti sa meule avant que l'orage.
Là-bas, ne se mette à faire son train.

Si l'odeur du foin vous monte à la tête,
Et vous met le cœur sens dessus dessous,
Pensez au joyeux festin qui s'apprête ;
La ferme, ce soir, prend un air de fête,
On fera risette à la soupe aux choux.

Et Jeanne Morin, la petite blonde,
Que de la grand'ville on vient admirer,
Jeanne dit bien haut, sans peur qu'on la gronde,
Qu'elle embrassera devant tout le monde
Celui qui saura le mieux s'en tirer.

G. Vicaire.

1110. Dupré (J.). *Le regain.*

LA CHASTE SUZANNE

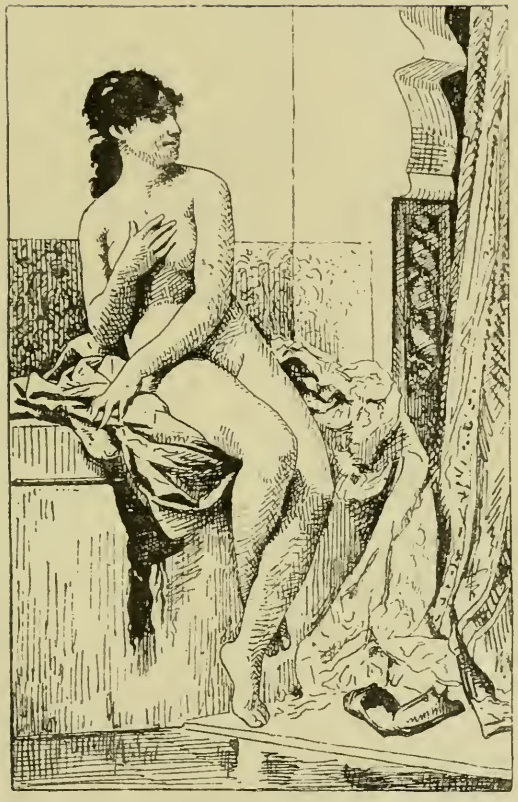
Suzanne blanche et savoureuse,
Qui cherches ton portrait dans l'eau,
Et qui par la vague amoureuse
Te fais baiser — Divin tableau!

C'en est fait : Ta chemise tombe!
Le soleil suit ton corps nageant.
On entend chanter la colombe
Sur l'arbre au feuillage d'argent.

Tu te montrerais toute nue,
Sans trop rougir sous le frisson,
Sans trop jouer à l'ingénue,
S'il survenait un beau garçon.

C'est à peine si quelque branche
T'ombragerait dans ta candeur...
Mais deux vieillards en barbe blanche!
Double raison à ta pudeur.

Arsène Houssaye.



1563. Hirsch (A. A.). *Suzanne.*

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

L'enfant marcherait seul, égaré dans le monde,
Inquiet, tâtonnant dans une nuit profonde,
Esprit halluciné par le rêve et la peur,
Si la Foi ne venait, comme une jeune sœur
Qui sait les mots calmants par lesquels on console,
Lui glisser à l'oreille une tendre parole.
Pour l'enfant l'univers paraît démesuré,
Et la vie, à douze ans, semble un épais fourré,
Un bois sombre et trop grand croisé de mille routes :
Les premières terreurs avec les premiers doutes
Errent confusément dans cet esprit fiévreux.
Où tourner ses regards? Où fixer ces beaux yeux
Où brille le désir impérieux de vivre?
Quel est le bon sentier, et quelle route suivre ?
Quel chemin, rempli d'ombre, à l'abri des dangers?
L'enfant n'a pas toujours que des songes légers.
Déjà sous ce front pur et charmant se démène
Tout le monde effrayant de la pensée humaine:
Dans ces yeux, rafraîchis sans cesse par les pleurs,
Le désir fait briller ses confuses lueurs.
La colère sans but se déchaîne, et l'envie
Apparaît, soucieuse, au début de la vie.
O pauvre enfant, le monde est moqueur et cruel;
Si tu veux l'oublier lève les yeux au ciel.
A genoux : courbe-toi; prie, et puis, prie encore.
Si quelque grand chagrin inconnu te dévore,
Si tu hais les humains violents et jaloux,
Joins tes petites mains, plie un peu les genoux,
Et quand ta bouche aura murmuré sa prière,
L'Ange apparaîtra, tout semblable à ta mère.

A. Pigeon.

1706. Krug (E.). *Le Génie du christianisme.*

LE GIVRE

Le ciel est clair, la terre est blanche :
Le givre aux reflets argentés
Fait étinceler chaque branche
De ses fourmillantes clartés !

Dans les forêts silencieuses
Les gramens craquent sous nos pieds,
Et mille pierres précieuses
Couvrent le toit des charbonniers.

Comme une grande féerie
La clairière nous éblouit :
Toute la futaie est fleurie
De ces pleurs gelés de la Nuit.

Parmi les touffes d'herbes folles,
Parmi les grands halliers dormants,
Ce ne sont rien que girandoles
Et qu'aigrettes de diamants !

Et sur ces merveilles écloses
Sous l'œil des constellations,
Le gai soleil aux lueurs roses
Jette ses frissonnants rayons.

Mais par son éclat caressée,
Cette splendeur n'a qu'un moment
Et va se résoudre en rosée,
Pour regagner le firmament !

CHARLES GRANDMOUGIN.

203. Bellée (L. de). *En forêt; — le givre.*

LA FILLE DE JEPHTÉ

Elle se retira dans les hautes montagnes
Pour pleurer ses malheurs et sa virginité;
Elle partit avec ses plus tendres compagnes,
La fille de Jephté.

Et les jours s'écoulaient monotones, funèbres,
Rythmés par les sanglots de ces vierges en deuil,
Qui, de l'aube à la nuit, ne voyaient que ténèbres,
Ne rêvaient que cercueil.

Les unes se taisaient dans une torpeur sombre,
Les autres s'arrachaient les cheveux, de douleur;
La voix du Désespoir parlait seule dans l'ombre,
Grave écho de malheur :

« Dieu des Juifs, Dieu cruel, qui te donnes la joie
De prendre son enfant au père épouvanté,
Apaise ton courroux, rends-nous ta chaste proie,
La fille de Jephté ! »

La montagne restait insensible à la plainte,
Et, sans pitié, le vent l'éparpillait dans l'air;
Tout s'éteignait au fond de la rocheuse enceinte,
Voisine du désert.

Debout, le regard vague et perdu dans l'espace,
Les mains jointes avec un doux air de bonté,
On pouvait voir, ainsi qu'un fantôme qui passe,
La fille de Jephté.

Elle ne pleurait plus; elle était sans blasphème,
Sans gestes irrités, sans malédiction.
C'était une statue inébranlable et blême :
La Résignation.

PAUL DEMENY.

239. Berthault (L.). *La fille de Jephté.*

L'OPÉRETTE

Sur la place publique, une foule attentive,
Au seul bruit de l'argent, s'agite et ne voit pas
Une femme qui passe héroïque et pensive:
Cette femme est la Muse, et nul ne suit ses pas.

La nymphe du Permesse, aux plis de son costume,
Cache son luth muet avec un air confus,
Et cherche un peu d'azur dans le ciel qui s'enfume...
Quand un de ces mortels qui ne l'adorent plus

La retient sans façon et lui brise les ailes!
Il la métamorphose: il la vêt de satin,
La barbouille d'un blanc et d'un rouge assassins,

Lui donne le maintien des grandes demoiselles.
Et, bientôt, jambe nue, aux regards des badauds,
Il fait sauter la Muse au travers des cerceaux!

PAUL MILLIET.

1179. Faivre (L.-M.). *Portrait de M. Cantin.*

UN HYMNE

Habitants désolés des vastes thébaïdes,
Ascètes consumés par d'impuissants efforts,
Grands vieillards ténébreux, et plus morts que les morts,
Cœurs remplis de regrets, fronts labourés de rides;

Vous qui devant Dieu seul pliez vos durs genoux,
Hôtes des vieux couvents bâtis près des abîmes,
Tristes désabusés, contemplateurs sublimes
De rêves qui sont nés et meurent avec vous :

O moines, dont le cœur est sombre et solitaire,
Et qui faites pourtant l'effort prodigieux
De vivre, en remplissant d'un songe vos grands yeux
Que ne réjouit plus la beauté de la terre.

Vieillards, dont le regard par les larmes voilé
Ne reflète plus rien qu'une triste espérance,
Qui vous engourdissez l'âme dans la souffrance
Et torturez un corps débile et flagellé ;

Ombres de vieux héros, dans la bure drapées,
Qui n'avez plus de mère, et n'aurez pas de fils ;
Combattants qui tenez en main des crucifix
Comme d'autres soldats brandissent des épées ;

O moines, qui, sachant qu'au monde des humains
Le désir est menteur et l'espérance est fausse,
Vivez pour vous creuser vous-mêmes votre fosse
Et labourer la terre avec vos vieilles mains.

Ne descendez jamais dans les cités bruyantes
Où l'on rêve la gloire, où l'on cherche l'amour ;
Il faut à vos douleurs l'ombre et le demi-jour,
Le cloître, et la montagne avec ses heures lentes.

Il vous faut les forêts où l'on peut s'égarer
Sous la nuit du feuillage et les sombres arcades,
Et le doux chant de l'orgue et le bruit des cascades
Pour attendrir vos cœurs, quand vous voulez pleurer.

A. Pigeon.

2213. Moyse (E.). *Un hymne.*

ŒUVRES RÉCOMPENSÉES

SECTION DE SCULPTURE

MÉDAILLES DE 1re, 2e ET 3e CLASSE

MENTIONS HONORABLES

RÉSURRECTION

Quand de ton lourd tombeau l'ange leva la pierre
Pour te laisser revivre et remonter au ciel,
Jésus, en ce moment qu'il dut t'être cruel
De rouvrir tes beaux yeux fermés à la lumière.

N'avais-tu pas erré trois ans, calomnié,
Ainsi qu'un vagabond, au hasard, sur les routes
Accablé par la vie et par tes propres doutes,
Embrassé par Judas, par Pierre renié ?

La mort, repos suprême et suprême espérance
Était venue enfin. Pauvre crucifié,
Ton père tout-puissant fut vraiment sans pitié
En venant te tirer de l'éternel silence.

J'imagine qu'ouvrant tes yeux encor sanglants
Où les Juifs enfonçaient la pointe des épines,
Tu fus épouvanté, voyant tant de ruines,
La terre remuée, et les tombeaux béants.

Madeleine, il est vrai, t'attendait, et ta mère
Espérait dans son cœur qu'elle te reverrait.
J'imagine pourtant que ce fut à regret
Que tes pieds déjà froids retrouvèrent la terre.

Revivre après avoir, du sommet de la croix,
Entendu les jurons et les cris de la foule,
Et vu les égorgeurs que le sang grise et soûle,
Rouer de coups celui qu'ils priaient autrefois !

L'instant le plus cruel de ta tâche divine
Fut sans doute le jour, où te croyant bien seul
Tu sentis s'entr'ouvrir les plis de ton linceul,
Et l'air frais du matin entrer dans ta poitrine.

Rouvrant, en ce moment, malgré toi, tes yeux lourds,
N'ayant pas pu trouver encor la paix suprême,
Tu dus bien soupirer, et longtemps en toi-même
Porter envie aux morts qui dormaient pour toujours.

A. Pigeon.

5140. Lanson (Alfred). *La Résurrection;* haut-relief, plâtre.

ISMAEL

Or la vieille Sara, jalouse, avait chassé
L'esclave égyptienne et son enfant des tentes
D'Abraham, en sentant battre en son sein glace
D'un espoir vague et doux les ailes hésitantes.

Agar s'en alla donc au hasard. — Ismaël
La suivit souriant, plein d'une jeune joie.
On marcha bien longtemps sous un azur cruel
Dans un pays sans eau dont le sol dur flamboie.

Et le soir Ismaël, ses petits pieds sanglants,
Tombait, pleurant de soif, dans une herbe farouche,
Et sa mère essayait, tordant ses seins brûlants,
D'en exprimer du lait, ou du sang, pour sa bouche.

Mais rien! — l'enfant pleurait, et ses bruyants sanglots
S'éteignaient en soupirs et la mort était proche;
Agar croyant ouïr soudain des bruits de flots,
Folle, grattait partout de ses ongles la roche.

Mais c'était le désert atroce que ce lieu
Où se tordait alors, près de l'Égyptienne,
L'enfant de l'adultère autorisé par Dieu;
Agar montrait ses dents au ciel comme une hyène!

Et, voyant son enfant sur le sable couché,
Tel un oiseau captif en de perfides toiles,
Qui languit et qui meurt, l'œil atone et séché,
Agar hurlait des mots terribles aux étoiles.

Ernest d'Hervilly.

4938. Dampt (J.). *Ismaël;* statue, plâtre.

L'HALLALI

Il a vaincu le cerf de vitesse et de force,
Ce jeune chasseur nu, nu comme un jeune dieu ;
Il le maintient gisant, et dans la conque torse,
Chaud de sa course, il souffle une haleine de feu.

Sa droite tient la conque, — et sa gauche la corne,
Levier qui fait dresser la tête au cerf bramant,
Bouche ouverte, œil déjà fermé, paupière morne...
Et la conque a sonné victorieusement !

Le chasseur s'est assis sur la fumante croupe,
Et son poids vigoureux cloue au sol l'animal...
Hallali ! le cornet — sonne... Accourez en troupe,
Beaux chasseurs dispersés dans la plaine et le val !

A l'air tranquille et fier dont il porte la tête,
Le beau sonneur de trompe, — on sent comme il est fort.
Et qu'il suffit tout seul à maintenir la bête,
Mais qu'il faut vous hâter, ou le cerf sera mort !

Hallali ! Les échos, gagnés de proche en proche,
Vous apportent, chasseurs lointains, le hallali
Qui vole dans la plaine et bondit dans la roche...
Il sonne donc toujours ? L'écho n'a pas faibli.

Hallali ! beaux chasseurs, chevauchez par la plaine,
Traversez la forêt, contournez les étangs...
Le jeune chasseur nu souffle, et sans perdre haleine
Maintient sous lui la bête aux poumons haletants.

Et ses jambes, ses mains, ses yeux et sa poitrine,
Ses poumons pleins de souffle et ses cheveux au vent,
Et sa bouche collée à la conque marine,
Rien qui ne soit en lui calme, occupé, vivant !

Et le voyant nu, beau, si fier et si tranquille,
Le rêveur, oublieux des chétifs d'aujourd'hui,
S'attend à voir au loin surgir la troupe agile
Des centaures divins qui galopent vers lui.

JEAN AICARD.

4935. Cuypers (J.). *Hallali : le Chevreuil forcé et terrassé par le Chasseur ;* groupe, plâtre.

LE MOISSONNEUR

La terre a fait germer le blé qu'elle a reçu :
De brun, de vert, de jaune elle s'est colorée,
Et, lorsque tout pimpant juillet est revenu,
Les champs se sont couverts d'une toison dorée.

C'est alors que l'on voit paraître un inconnu
Parcourant les sillons et, dès l'aube pourprée,
Fauchant les épis mûrs : il est pauvre, il est nu,
On ne sait rien de lui ; sa vie est ignorée.

Il se baisse, il s'avance, et, sous le grand soleil,
Chaque fois qu'il étend le bras d'un air superbe,
Il couche à ses côtés une nouvelle gerbe.

Et lui qui nous assure un trésor sans pareil
Et qui foule à ses pieds le froment, il défaille
Et souvent pour mourir mendie un peu de paille !

PAUL MILLIET.

5042. Gaudez (A.). *Moissonneur*; statue, plâtre.

LE BELLUAIRE

Le Belluaire hideux
Au front de reptile,
Au crâne épais, aux cheveux
Plats et puant l'huile,

Repu de vins et de chair
Veut rire, après boire.
Il cingle, d'un fouet de fer,
Sa panthère noire.

La bête, encor rêvassant
Aux déserts de sable,
S'étire, en sursaut, plissant
Sa gueule effroyable,

Et bondit, prête à broyer
Tout ce qui la touche!...
Soudain on la voit ployer
Sous l'homme farouche :

Une telle cruauté,
Savante et tenace,
Dans un rictus hébêté,
Éclaire sa face,

Que, prise d'un grand effroi
Pour ce bourreau blême,
La Brute a connu son roi
Plus dur qu'elle-même,

Et, devant son digne amant
Maîtresse en extase,
Elle lèche, en se pâmant,
Le pied qui l'écrase!

GEORGES LAFENESTRE.

5021. Ferrary (M.). *Belluaire agaçant une panthère*; groupe, plâtre.

CENTAURE & BACCHANTE

LE CENTAURE

Oui! fais courir ta main sur mes reins de cheval;
Viens! mon corps assoupli par d'innombrables courses
S'est rajeuni là-bas dans la fraîcheur des sources
Dont la chanson d'argent bruit au fond du val!
Viens! je veux devenir ton esclave et ta chose
Et tu seras par moi reine de mon désert!
Réponds à mon désir avec ta lèvre rose:
Aiguillonne mon flanc avec ton thyrse vert!

LA BACCHANTE

Puisque parmi ces monts ton amour m'a cherchée,
Prends-moi donc sur ta croupe aux nerveux ondoiements!
Emporte-moi là-bas, vers la forêt cachée
Où sur les frais gazons roulent des corps d'amants!
Pars! j'aime ce poitrail où tant de vie afflue,
Et ces muscles de fer et ce torse indompté!
Pars! me voici d'un bond sur ta croupe velue
Où s'étend mollement ma rose nudité!

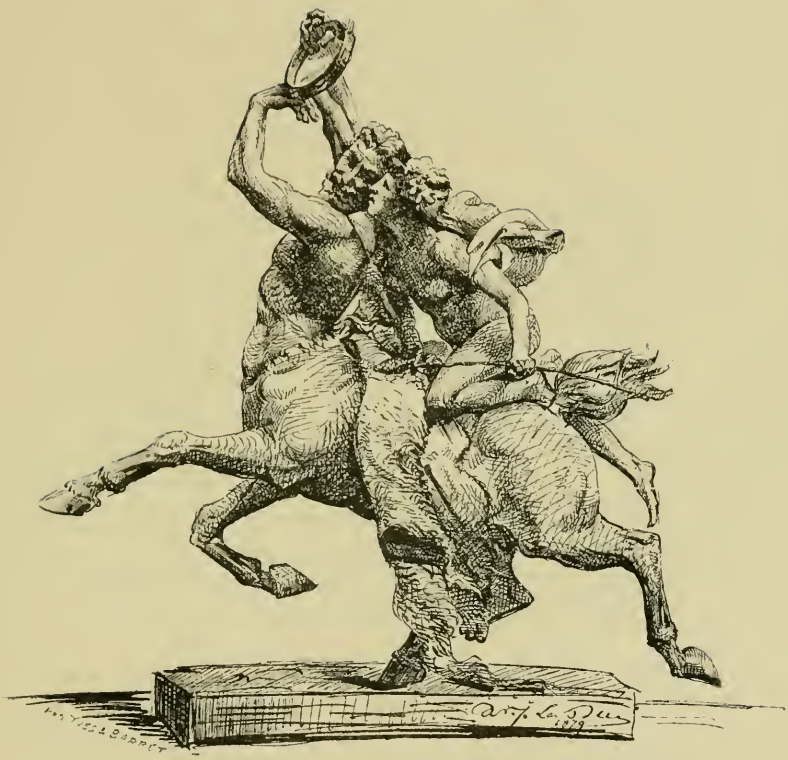
LE CENTAURE

Des volnptés pour toi vont surgir, infinies,
Quand tu verras, ô femme à la douce rigueur,
Tout ce que la nature aux libres harmonies
A versé de science et d'amour dans mon cœur!

LA BACCHANTE

Oui! pars d'un prompt galop! pars! ce qui met en fête
Mes sens par un amour si subit embrasés,
Ce n'est point l'homme en toi vivant: non! c'est la bête,
La bête inconsciente aux sauvages baisers!

CHARLES GRANDMOUGIN.



5163. Le Duc (A.-J.). *Centaure et Bacchante* groupe, bronze.

LÉANDRE INANIMÉ

Sur les tours d'Abydos l'aurore met ses flammes,
Le matin radieux s'évade de la nuit,
La mer rasserénée ondule en douces lames
Dont la crête neigeuse à l'horizon reluit.

La tempête est calmée. — Hélas, mais dans la joie
De cette heure première et devant l'heureux port,
Les flots vindicatifs ont rejeté leur proie :
Celui qui les bravait toutes les nuits est mort.

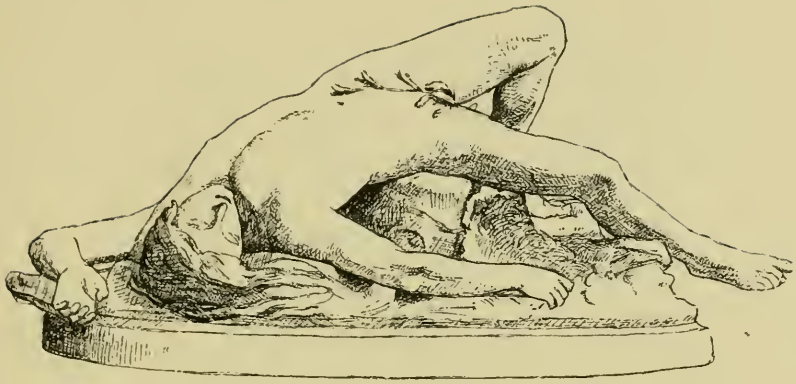
Léandre inanimé gît sur la grève blonde,
Cadavre délicat, vigoureux et charmant,
Et le soleil naissant boit les perles dont l'onde
Hypocrite a paré le corps du pauvre amant.

Oh! de la mer d'Hellé fendant les vagues sombres,
Vous ne le verrez plus, Étoiles, ce nageur
Dont l'œil ardent cherchait de loin, au sein des ombres,
Du phare de Sestos la lointaine rougeur!

Le jeune homme adoré de la prêtresse pâle,
Il est inerte et froid sous les cieux irisés,
Et le vent furieux a pris son dernier râle
Sur ses lèvres, Héro, chaudes de tes baisers!

Chacun déplorera ta suprême détresse,
O Léandre, et pourtant envions le tombeau
De celui qui, sortant des bras de sa maîtresse,
Meurt victime des dieux et s'en va jeune et beau!

ERNEST D'HERVILLY



5049. Geefs (G.). *Léandre jeté inanimé sur les bords de l'Hellespont*; statue, plâtre.

ADRASTE

MOURANT SUR LA TOMBE D'ATYS

« Ami, qui péris par ma main
D'une blessure involontaire,
Jeune homme à peine mûr encore pour l'hymen,
Qui reposes, sans voix, sous la nuit de la terre!
Toi dont les yeux éteints à la langueur navrante
A mon âpre douleur parlaient d'un vain pardon,
Je ne veux point laisser gémir ton ombre errante
Dans l'éternelle horreur du funèbre abandon!
Atys! je ne veux pas attendre
Que, mourant de ta mort, ton père inconsolé,
Dévoré d'un amour aussi juste que tendre
S'en aille au noir royaume où tu t'en es allé!
Atys! je crains trop que ma vie
Depuis cet exécrable jour
Par ton cher souvenir soit toute poursuivie,
Souvenir déchirant, fait de grâce et d'amour!
Contre ton meurtrier, chère ombre,
Tu n'avais ni courroux, ni haine, et mon remord
Serait, hélas! d'autant plus vivace et plus sombre,
Que tu me pardonnais de te donner la mort! »

CHARLES GRANDMOUGIN.

5297. Printemps (J.). *Adraste mourant sur le tombeau de son ami Atys;* statue, plâtre.

ABEL

Doux pasteur de brebis, Abel allait aux champs,
Des élans de son cœur ne faisant point mystère.
Sombre, en dedans rongé de sauvages penchants,
Caïn allait ouvrant le dur sein de la terre.

Chacun à son labeur vaquait donc, solitaire.
Au Seigneur, plein d'amour, Abel, avec ses chants,
Offrait les premiers-nés de ses troupeaux. Austère,
Caïn offrait ses fruits... en ses instincts méchants.

De Caïn, le Seigneur rejeta les offrandes.
Celles d'Abel n'étaient plus riches ni plus grandes,
Mais avec complaisance il y tourna les yeux.

— « Toujours lui!... » Tout le fiel du rival se déchaîne.
Frère jaloux, Caïn, le sein gonflé de haine,
Sourdement s'achemine à son meurtre odieux.

F. Fertiault.

5100. Hiolin (L.-A.). *Abel offre au Seigneur le premier-né de son troupeau*; statue, plâtre.

L'AGE HEUREUX

L'âge heureux! Les amoureux
Croient que c'est le leur. Mensonge!
Eux, ils souffrent, même en songe.
Le bonheur n'est pas pour eux.

Non plus pour ceux dont l'œil creux
A quérir le vrai se ronge,
Ni pour l'insensé qui plonge
Dans les plaisirs. L'âge heureux,

C'est l'âge où l'on a pour fêtes
De parler avec les bêtes,
Bête soi-même à peu près,

L'âge où tout l'être s'enivre,
Sans chercher d'autres secrets,
Rien qu'à l'extase de vivre.

JEAN RICHEPIN.

5281. Peter (V.). *L'âge heureux;* bas-relief, plâtre.

LE GÉNIE DES FLEURS

Le printemps en riant m'appelle,
Et je descends, à tire-d'aile,
D'un nuage frangé de changeantes couleurs.
Je me laisse glisser sur le zéphir ; à peine
Mes pieds effleurent-ils la plaine
Qu'à l'envi jaillissent les fleurs.

Sous les feux du jour, en cachette,
Je me blottis dans la clochette
De la campanule ; et je vais
Parmi les odorants dédales
De la rose aux mille pétales
Me perdre et sommeiller en paix.

Quand sur leurs têtes reposées
J'ai versé de douces rosées,
Que je les aime alors, mes fleurs !
Ému, charmé, je les admire,
Car elles semblent me sourire
Tristement, à travers leurs pleurs.

Lorsque l'hiver à l'âpre haleine
Dessèche la brillante plaine,
Que la frêle beauté de mes fleurs va périr,
Je les quitte, et m'enfuis dans l'espace loin d'elles :
Moi, qui les voudrais immortelles,
Je ne saurais les voir mourir.

RAOUL JEUDY.

5180. Léonard (A.). *Le Génie des fleurs*; statue, plâtre.

RALLIEMENT

En retraite! Quitter le combat en ayant
Dans ses veines du sang et dans la main des armes!
Céder encor! toujours! et, tout en se frayant
Un chemin, étouffer jusqu'au bruit de ses larmes!

Celui qui nous condamne à ce supplice-là,
Sait-il bien quelle haine il amasse en nos âmes;
Osera-t-il jamais se plaindre après cela
Si la vengeance allume en nous toutes ses flammes?

Au cri de « Ralliement! » qu'un jour à notre gré
Nous puissions dispenser l'infamie ou la gloire,
Quelque éloigné que soit ce jour tant espéré,
Nous aurons du passé conservé la mémoire :

Et, puisqu'il l'a voulu, dent pour dent, œil pour œil,
Nous lui ferons subir épreuves pour épreuves :
Alors nous changerons dans son pays en deuil
Les fils en orphelins et les femmes en veuves!...

PAUL MILLIET.

4912. Cordier (L.-H.). *Le ralliement ;* statue équestre, plâtre.

LA CHASSE AU GUÉPARD

Bien armé, le chasseur d'Ispahan est en route
Sur son cheval, aux pieds nerveux, aux sabots durs.
Tranquillement d'abord, il va, regarde, écoute,
Guettant, fouillant exprès sentiers et coins obscurs.

En croupe il a son aide enchaîné, qui s'arc-boute,
Et se balance, et flaire, allumant ses yeux sûrs,
Élancé, trépignant, prêt à mettre en déroute
Renard, daim, ou taureau. — Par les herbes, vrais murs,

Voilà, comme l'éclair qu'une gazelle passe !...
— « Sus ! félin ! » Le chasseur le déchaîne. En l'espace
Il bondit, va trop loin, revient sur lui, repart,

Tient la piste ; enivré, s'acharne à sa conquête ;
Au maître, qui le suit, enfin montre la bête...
On le prend, le caresse... — « Oh ! bien chassé, guépard ! »

F. Fertiault.

4987. Dubucand (A.). *Chasseur persan au guépard* groupe, bronze.

EVOHÉ

Evohé! — C'est le temps où la vigne blessée
D'un sang jeune et fumant teint le coteau vermeil,
Et, du voile flottant des brumes caressée,
Cache ses flancs meurtris aux baisers du soleil.

Evohé! — C'est le temps où la chanson du cuivre
Sonne, sur les chemins, l'appel des vendangeurs,
Où le vin tiède encor dont leur foule s'enivre
Fait les vieillards joyeux et les jeunes songeurs.

Evohé! — C'est le temps où les filles robustes,
Sous les jours amortis où l'Automne s'endort,
Jusqu'au tronc noir des ceps penchant leurs nobles bustes,
Font pleurer sous l'acier, la grappe aux larmes d'or.

Evohé! — C'est le temps où descend sur le monde
L'oubli des jours mauvais et des tristes amours,
Puisqu'au sein patient de la vigne féconde
L'homme boira la paix et le rêve toujours.

Evohé! — C'est le temps où passe sur la terre
Bacchus, des cieux, mortels nous montrant le chemin,
Assis aux flancs rayés d'une jeune panthère
Et fouettant l'air sonore un thyrse dans la main.

ARMAND SILVESTRE.

5103. Houssin (E.-C.). *Evohé!* groupe, plâtre.

TOBIE

Arrivé sur le bord du lac aux eaux dormantes,
Où le mena la main de l'ange Gabriel,
Le jeune israélite, inspiré par le ciel,
Jeta son filet noir aux mailles ruisselantes.

Prodige!... Un monstre, avec des formes surprenantes,
Bondit : son œil lançait un feu torve et cruel.
Tobie, en l'entr'ouvrant, prit le précieux fiel
Caché dans la prison des entrailles fumantes.

Sur les yeux de son père aveugle et résigné,
Le pêcheur, de sa pêche encor tout étonné,
Étendit le remède, et soudain, la lumière

Fut rendue au vieillard qui croyait au Seigneur.
— Symbole merveilleux, dans sa simple candeur
De la Foi qui fait voir le jour à qui l'espère!

PAUL DEMENY.

5280. Perrin (J.). *Tobie;* statue, plâtre.

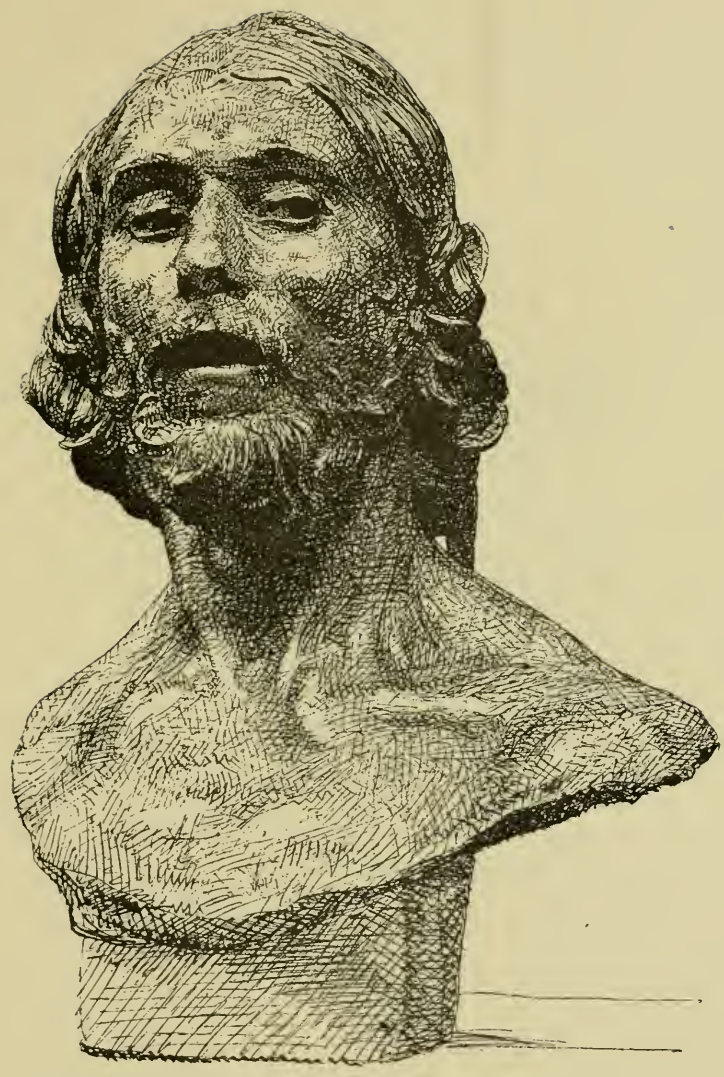
SAINT JEAN-BAPTISTE

En ce temps-là, le peuple attendait un prodige.
Les prêtres et les rois étaient pris de vertige;
Les trônes chancelaient. On citait vaguement
Des signes précurseurs d'un grand évènement.
L'Univers inquiet frémissait dans l'attente,
Quand un homme parut, dominant la tourmente.
Et dit : « Priez! Aimez! J'annonce le Sauveur;
« Bénissez Celui qui vient au nom du Seigneur! »

Et cet homme était pauvre; et, malgré sa misère.
Il était plus qu'un roi puissant que l'on révère.
Car il était le Peuple, apôtre des combats
Qui relève les fronts courbés et jette bas
Tous les jougs : vieilles lois, fatalité, symbole;
Ou qui marche au supplice avec une auréole!...

On le suivait. Sa voix, plus douce que le miel
Était comme un rayon matinal dans le ciel!
A l'aube tout sourit : les routes sont moins sombres;
Et de même sa voix chassait toutes les ombres.
De ses lèvres sortait avec la vérité
L'hymne de la Justice et de la Liberté!...

PAUL MILLIET.



5322. Rodin (A.). *Saint Jean-Baptiste prêchant*; buste, plâtre bronze.

L'ARTILLEUR

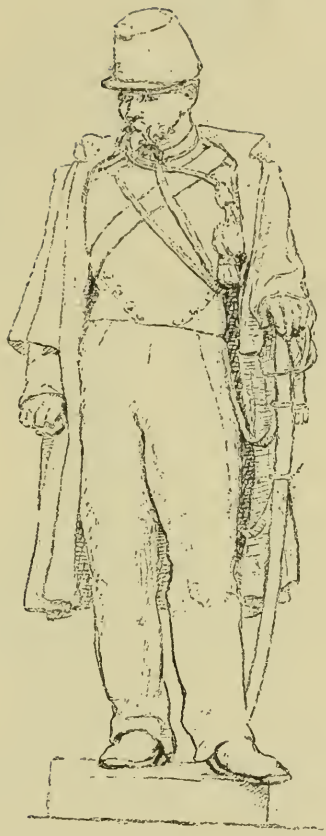
Le Mars des anciens jours est devenu pratique!
Il calcule en lorgnon, assis : sur ses apprêts
Plane la gravité de la Mathématique;
Et le dieu n'aime plus à combattre de près!

La puissance du cœur et du poignet abdique :
Et plus d'un vrai héros songe, plein de regrets,
Aux combats corps à corps avec le glaive antique :
La mort est sans beauté; le péril, sans attraits!

Et le jour n'est pas loin peut-être où, la science
Ayant sur la moindre vaillance
Étendu froidement son monstrueux pouvoir,

Les grandes nations, armées
D'engins mystérieux sans bruit et sans fumées,
S'extermineront sans se voir!

CHARLES GRANDMOUGIN.



5293. Power (J.-B.-C.-E.). *Artilleur;* statue, plâtre.

ALERTE!

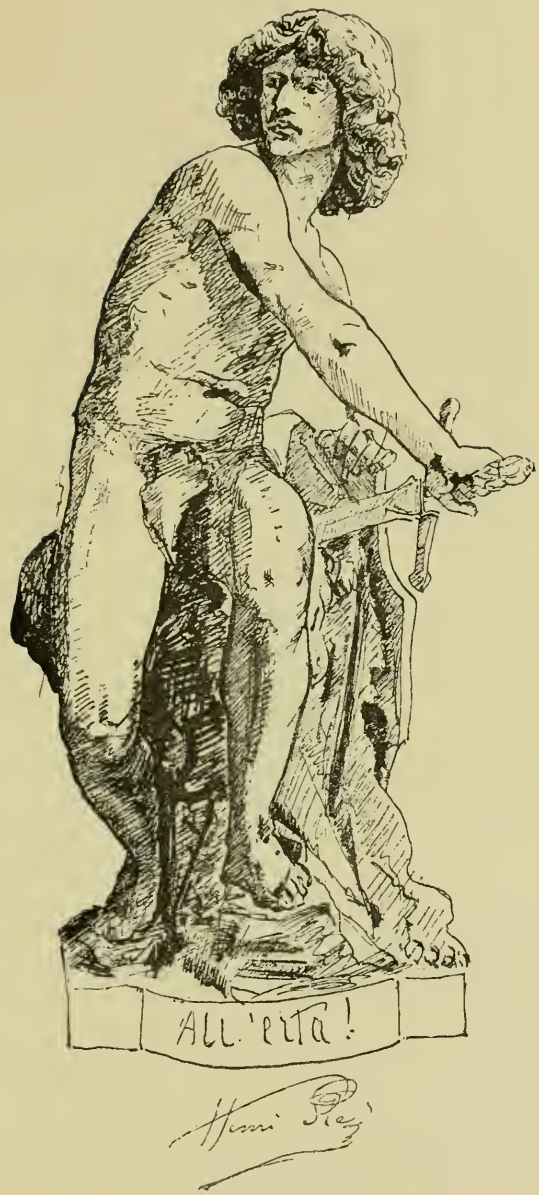
Alerte! *fier soldat qui, seul à l'avant-garde,*
As toujours près de toi la Mort qui te regarde.
L'oreille au guet! le glaive assuré dans la main!
Si tu vois l'ennemi ramper dans le chemin,
Jette aux échos surpris cette clameur : Alerte!
Et ceux-là s'enfuiront qui conjuraient ta perte.

Alerte! *capitaine, à ton bord périlleux,*
Mesure sans pâlir l'Océan furieux.
Le récif n'est pas loin, et c'est la tombe ouverte...
L'équipage sommeille... O vieux marin, alerte!
Car voilà que des coins de l'horizon profond
Accourt en rugissant le sinistre typhon.

Alerte! *jouvenceau que l'amour favorise;*
Il est comme autrefois des bravi dans Venise...
Ta guitare est brisée, hélas! triste galant;
Tu venais plein d'ardeur, tu tomberas sanglant...
Un jaloux t'attendait sur la place déserte...
« *Vengeance!* » *disait-il; que n'as-tu dit :* « *Alerte!* »

Alerte! *doux poète, ami du vert laurier,*
Dans un repos rêveur ne va pas t'oublier.
Aux lueurs de Phœbé dans le ciel pur bercées
Cherche l'accord du rythme et des hautes pensées.
Pour vaincre des rivaux de ta couronne épris,
Veille et travaille... on n'est triomphant qu'à ce prix.

ALFRED DES ESSARTS.



5289. Plé (H.-H.). *Alerte!* statue, plâtre.

DIANE CHASSERESSE

Je les veux suivre encor, tes Nymphes égarées,
Dans les bois ténébreux où se perdent tes pas,
Et la chasse, où toujours les biches effarées
T'implorent par leurs cris, mais ne t'arrêtent pas.

Si je te vois suspendre à la branche d'un arbre
Ton arc d'argent pour boire au cristal du rocher,
J'irai sur l'herbe en fleur baiser tes pieds de marbre,
Chasseresse à l'œil fier, que nul n'ose approcher!

Quand les Muses viendront, chevelures flottantes,
Chanter Phébus leur maître et Diane sa sœur;
Quand tu commanderas les danses haletantes,
Moi, je te parlerai tout bas du beau chasseur :

Le doux Thessalien, Endymion le pâtre,
Qui couronne son front de tes pâleurs, Phœbé!
Qui t'attend tous les soirs, le sauvage idolâtre,
Depuis que ton amour sur son cœur est tombé.

Plus altérée alors, tu boiras à la source,
Diane, vierge altière, insoumise à Vénus;
Pour fuir dans les forêts tu reprendras ta course,
Et permettras aux vents de baiser tes seins nus.

ARSÈNE HOUSSAYE.

5098. Herman (L.). *Diane;* statue, plâtre.

LE GÉNIE DES ARTS

Lorsque l'homme épelait le livre de la vie,
Entouré de splendeurs qu'il ne comprenait pas,
Son âme végétait, aux ombres asservie...
J'apparus radieux et je guidai ses pas.

Ma pensée anima la pesante matière;
Mon souffle traversa le granit de Memnon;
La grâce s'épandit dans la nature entière,
Et l'idéal fixé s'appela Parthénon.

Resplendissantes d'or, et d'azur revêtues
Les images des dieux et des héros offraient
Aux regards des mortels un peuple de statues;
L'encens montait au ciel et les lyres vibraient.

Auprès de Phidias Virgile prenait place
Sous les chastes baisers de la Muse aux yeux pers.
Je les touchais du doigt, et partout sur ma trace
Je laissais de lauriers, de la pourpre, des vers.

Mais la nuit de la guerre enveloppa le monde;
De son pied le Barbare éteignit mon flambeau:
Le Nord avait vomi sa multitude immonde :
Le fer brisa le luth, le laid vainquit le Beau.

Je veillais cependant... Fiers manoirs, basiliques,
Cloîtres s'étaient dressés imposants, jusqu'au jour
Où surgit — de la Grèce apportant les reliques —
La Renaissance avec la lumière et l'amour.

Venez à moi, vous tous, sculpteurs, peintres, poètes;
Accomplissez votre œuvre avec sérénité.
De durables rayons j'éclairerai vos têtes;
Car le culte de l'Art touche à l'Éternité.

ALFRED DES ESSARTS.

4955. Déloye (G.). *Le Génie des Arts;* statue, marbre.

L'AMOUR FAIT TOURNER LE MONDE

RONDEAU

L'Amour le veut ainsi : le monde
Ne doit pas encor s'arrêter. —
Las de pleurer, rire ou chanter,
Las d'arpenter la boule ronde,
Passant leur vie à regretter,

Les hommes jurent de rester
Dès lors une race inféconde.
Mais l'écho dit : « Pourquoi lutter,
L'Amour le veut? »

Une femme passe, elle est blonde.
L'homme la suit sans hésiter,
Un bois offre l'ombre profonde...
Hélas, comment donc résister,
Que voulez-vous que l'on réponde?...
L'Amour le veut.

MAURICE MONTÉGUT.

5205. Marioton (C.). *L'Amour fait à son caprice tourner le monde;* statue, plâtre.

LA FIANCÉE D'ISAAC

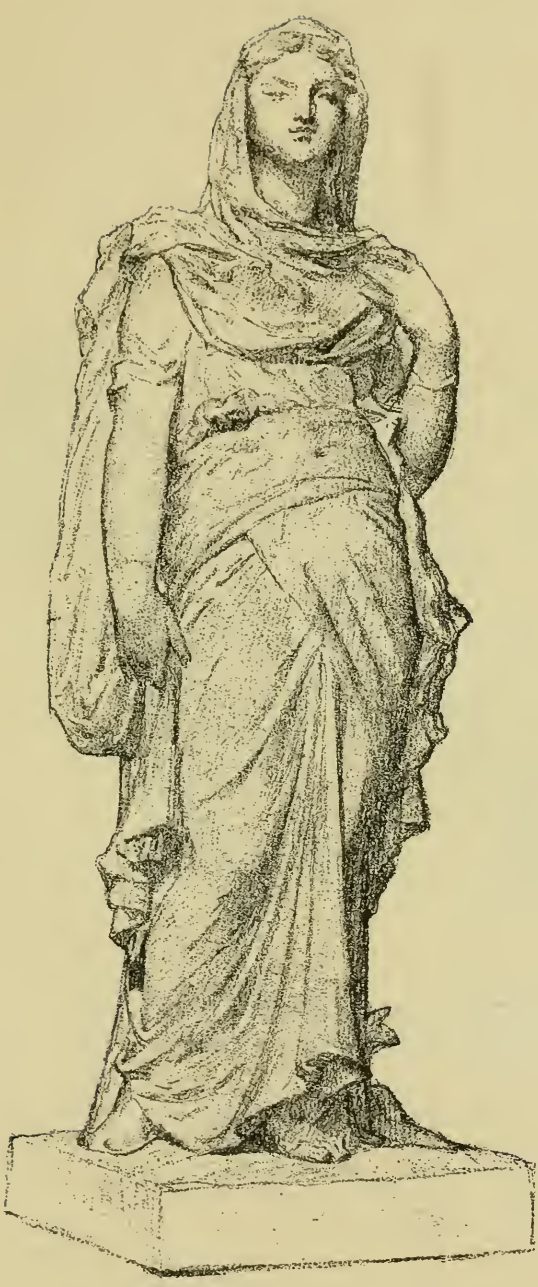
— « Chère sœur, dit Laban, le sort t'a caressée.
L'envoyé d'Abraham, qu'ici nous abritons,
Sur toi, pour Isaac, a porté sa pensée.
Irais-tu... près de lui? Parle. Nous attendons. »

— « J'irai, dit Rébecca. Je suis sa fiancée.
Son père me demande, et j'ai reçu ses dons. »
Puis, jetant le signal à sa suite avancée,
Sur le dos des chameaux elle monte : — « Partons! »

Isaac, anxieux, par les prés se promène.
Il voit venir les gens qu'Éliezer amène.
Rébecca l'aperçoit, saute à terre, sourit :

— « Quel est celui qui vient vers nous, dans la campagne? »
— « C'est mon seigneur. Il vient à sa belle compagne... »
Elle prit aussitôt son voile, et se couvrit.

F. Fertiault.



5121. Jouandot (A.). *La fiancée d'Isaac;* statue, pierre.

EN VEDETTE

Seul, en avant des rangs, — sur le front de bataille,
Le pistolet au poing, dressant sá haute taille, —
D'Artagnan, calme et fort, écoute — dans les bois,

Sur les monts, — les clairons sonner et se répondre.
Sous les lourds escadrons le sol tremble et s'effondre.
C'est un grand bruit de fer où se perdent des voix.

Dans un instant d'ici, mille duels farouches
Rompront les bataillons, feront hurler les bouches,
Feront pleuvoir le sang de partout à la fois!

Dans cette attente, lui, le jeune Capitaine
S'assure que son sabre est libre dans sa gaine,
Puis songe à cette femme au regard soucieux,

Qui, plus blanche en ce jour que les marbres antiques,
Agitait son mouchoir par les trèfles gothiques
De l'étroite fenêtre ouverte dans les cieux... —

Viennent les combats, — seul, contre une armée entière,
Il ne fuira pas plus que l'image de pierre,
Où l'artiste aujourd'hui le représente aux yeux. —

MAURICE MONTÉGUT.

5148. LARREGIEU (F. P.) *Homme d'armes en vedette;* statue équestre, plâtre.

APPENDICE

CONCOURS

DES

GRANDS PRIX DE ROME

SECTIONS DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

CONCOURS

POUR L'ÉRECTION D'UNE

STATUE MONUMENTALE

DE LA RÉPUBLIQUE

GRANDS PRIX DE ROME

PEINTURE

Mort de Démosthène.

Grand Prix. — BRAMTOT (Alfred-Henri), né à Paris le 18 juillet 1852.

Élève de M. Bouguereau.

1er Second Grand Prix. — BULAND (Jean-Eugène), né à Paris le 26 octobre 1852.

Élève de M. Cabanel.

2e Second Grand Prix. — PICHOT (Émile-Jules), né à La Chapelle-Vendômoise (Loir-et-Cher) le 22 septembre 1852.

Élève de MM. Cabanel et Bertrand.

SCULPTURE

Tobie rendant la vue à son père.

Grand Prix. — FAGEL (Léon), né à Valenciennes (Nord) le 19 janvier 1851.

Élève de M. Cavelier.

1er Second Grand Prix. — MOMBUR (Jean), né à Ennezat (Puy-de-Dôme) le 22 février 1850.

Élève de MM. Dumont et Bonnassieux.

2e Second Grand Prix. — PÉPIN (Édouard-Félicien-Alexis), né à Paris le 21 novembre 1853.

Élève de M. Cavelier.

LA MORT DE DÉMOSTHÈNE.

Vaincu, traqué, proscrit, réduit à se cacher,
Mais semblant fuir la mort bien moins que la chercher,
Invoquant des grands dieux la justice suprême,
Embrassant leurs autels, lorsque par ces dieux même
Démosthène se vit abandonné, trahi,
Quand il se vit cerné dans leur temple envahi,
Calme et grave, il s'assit, et, comme pour écrire,
Tira de son manteau ses tablettes de cire;
A sa lèvre, d'où l'or en paroles coulait,
Lentement il porta la pointe d'un stylet,
Puis, de son vêtement couvrant sa tête blanche,
Immobile longtemps il tint son front qui penche.
Et déjà les soldats, pour le meurtre venus,
Grondaient, par le respect à peine contenus.
Mais Archias, l'acteur, qui par les yeux qu'il roule
Se faisait, dans Créon, applaudir de la foule,
Plus pressé d'en finir, ose enfin approcher,
Et, profanant son front d'un indigne toucher,
Lui parle du pardon du tyran de la Grèce...
A ces mots, repoussant cette main qui le presse,
Debout, domptant le râle et découvrant son front,
Plus grand, comme quelqu'un que redresse un affront :
« Ah! tu viens nous jouer quelque rôle de traître!
Offre à d'autres qu'à moi le pardon de ton maître.
Dis-lui... » Mais il tomba, frappé par le poison
Qu'au bout de son stylet, de peur de trahison,
Il gardait en tout temps, victorieux dictame :
Car il avait compris que la honte est pour l'âme
Un venin plus mortel que ceux qui font mourir,
Et qu'on doit préférer, plutôt qu'y recourir,
Portant plus haut l'honneur de sa cause abattue,
Le sublime poison qui délivre et qui tue!

LUCIEN PATÉ.

Doucet (Lucien). — *Mort de Démosthène.*

LA LÉGENDE DE TOBIE.

Donc, Tobie avait pris le bâton et la gourde,
Et par monts et par vaux, conduit par Raphaël,
Il s'en était allé sous la bonté du Ciel.
Son pied était léger, sa main n'était pas gourde:

Car son amour avait choisi ces tièdes jours de
Printemps, où dans l'air pur flotte un parfum de miel,
Pour aller épouser la fille de Raguel...
Or, il advint ceci, qui n'est pas une bourde :

Ayant sué beaucoup à force de marcher,
Tobie, enfin, lavait ses pieds au bord du Tigre,
Quand il vit un poisson énorme, et cria : « Bigre!... »

Mais l'ange : « Empoigne-le bien vite et sois en joie :
Pour guérir ton vieux père il t'est venu chercher,
Et sans le moindre fiel il te livre son foie! »

RAOUL LAFAGETTE.

Mombur (Jean). — *Tobie rendant la vue à son père.*

CONCOURS

POUR L'ÉRECTION D'UNE

STATUE MONUMENTALE

DE LA RÉPUBLIQUE

ESQUISSES PRIMÉES

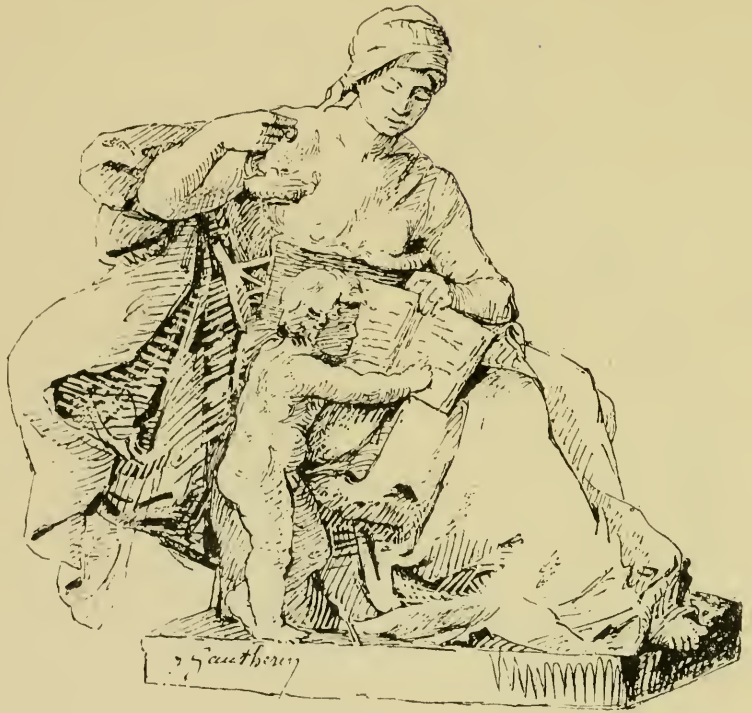
MM. Gautherin (Jean),
Morice (Léopold),
Soitoux (Jean-François).

MENTIONS

MM. Albert-Lefeuvre (Louis-Étienne-Marie),
Carrier-Belleuse (Albert-Ernest),
Dalou (Jules),
Debrie (Gustave),
Le Bourg (Charles-Auguste),
Maillet (Jacques-Léonard).

PROJET DE M. GAUTHERIN

Figure principale.



Le Livre.

L'Outil.

FIGURES DÉCORATIVES

La Charrue.

L'Épée.

FIGURES DÉCORATIVES

PROJET DE M. SOITOUX

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE ET APPENDICE

DOCUMENTS OFFICIELS

Liste des récompenses décernées par le jury 7
Liste des nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. 13
Liste des œuvres acquises par l'État. 14
Concours des grands prix de Rome. 179
Concours de la ville de Paris 186

DESSINS

PEINTURE

Aublet. — Le Lavabo des réservistes. 91
Aviat. — Sainte Élisabeth de Hongrie 99
Bellée (de). — En Forêt; le Givre. 121
Bellet du Poisat. — La Nuit dans le port 109
Benner (É.). — Une Dormeuse. 79
Berthault. — La Fille de Jephté. 123
Berthelon. — Les Bords de la Seine à Épone 79
Bertier — Un Vieux Curé de campagne 87
Bramtot. — L'Amour transi 73
Bruck-Lajos. — Abandonnés! 111
Brunet. — Caron. 93
Buland. — Offrande à la Vierge 113
Chabry. — Marais des Landes de Gascogne. 77
Damoye. — Les Champs à Auvers 51

Delanoy. — Chez Don Quichotte. 45
Destrem. — Le Dépiquage 67
Doucet. — Portrait du comte R. de M... 53
— Mort de Démosthène. 181
Duez. — Saint Cuthbert. 29
Dupré (Julien). — Le Regain. 115
Duran (Carolus). — Portrait de Mme la comtesse V... . . 23
Faivre. — Portrait de M. Cantin 125
Flameng (François). — L'Appel des Girondins 25
Foubert. — Nymphes et Faune 95
Fritel. — Un Martyr 39
Gardner (Mlle). — A la fontaine. 105
Georges-Sauvage. — Saint Jérôme au désert. 47
Gilbert (V.). — Le Carreau des Halles 81
Giron. — L'Enfance de Bacchus 55
Hagborg. — Grande Marée dans la Manche 61
Hirsch (A. A.). — Suzanne 117
Jourdain. — Le Chaland 65
Krug. — Le Génie du christianisme 119
La Boulaye (P. de). — Au sermon. 57
Leclaire. — Fleurs d'automne. 51
Lerolle. — Jacob chez Laban 75
Loir (Luigi). — Une Inondation à Bercy 43
Lucas. — Job et ses amis 83
Maignan. — Le Christ appelle à lui les affligés. 31
Médard (É.). — Une Retraite. 75
Moreau de Tours. — Blanche de Castille 35
Mosler. — Le Retour 107
Moyse. — Un Hymne. 127
Ordinaire. — Le Ruisseau du Puits-Noir. 95
Outin. — La Halte 85
Pelez (Fernand). — Mort de l'empereur Commode . . . 41
Razetti. — Le Chapelet 89
Rouffio. — Olympe 69
Rudeaux. — Les Travailleurs de la mer 109
Salmson. — Une Arrestation en Picardie 49
Sargent. — Portrait de Carolus Duran. 101
Steinheil. — Amateurs d'estampes. 97
Valadon. — Pendant un service funèbre 103
Vayson. — Les Moutons, paysage de Provence. 33
Vernier. — Les Pêcheuses de varech. 63

Wagrez. — Persée 71
Yon. — Le Bas de Montigny; bords de la Marne 37

SCULPTURE

Cordier. — Le Ralliement 153
Cuypers. — Hallali 135
Dampt. — Ismaël 133
Deloye. — Le Génie des Arts. 169
Dubucand. — La Chasse au guépard 155
Ferrary. — Belluaire agaçant une panthère 139
Gaudez. — Le Moissonneur. 137
Gautherin. — Projet de monument à élever à la République 187
Geefs. — Léandre inanimé 143
Herman. — Diane. 167
Hiolin. — Abel offre au Seigneur le premier-né de son troupeau 147
Houssin. — Évohé! 157
Jouandot. — La Fiancée d'Isaac 173
Lanson (Alfred). — La Résurrection 131
Larregieu. — En vedette 175
Leduc. — Centaure et Bacchante 141
Léonard. — Le Génie des fleurs 151
Marioton. — L'Amour fait tourner le monde. 171
Mombur. — Tobie rendant la vue à son père 183
Perrin. — Tobie 159
Peter. — L'Age heureux. 149
Plé. — Alerte! 165
Power. — Artilleur 163
Printemps. — Adraste mourant sur la tombe d'Atys. . . 145
Rodin. — Saint Jean-Baptiste prêchant 161
Saint-Marceaux (de). — Génie gardant le secret de la tombe. 21

POÉSIES

PEINTURE ET SCULPTURE

Aicard (Jean). — Les Marais des Landes de Gascogne . . 76
Hallali 134
Blémont (Émile). — L'Inondation à Bercy 42
Nymphes et Faune 94
Bourget (Paul). — Fleurs d'automne. 52
Chantavoine (Henri). — Le Christ appelle les affligés. . . 30
Blanche de Castille 34
Élisabeth de Hongrie 98
Coppée (François). — Pendant un service funèbre 102
Dayot (Armand). — Bords de Marne 36
Demeny (Paul). — L'Amour transi 72
La Fille de Jephté 122
Tobie. 158
Dezamy (Adrien). — Génie gardant le secret de la tombe. 20
Un Martyr 38
Portrait de Carolus Duran 100
Duvanchel (Léon). — Chez Don Quichotte. 44
Les Champs à Auvers 50
Offrande à la Vierge. 112
Des Essarts (Alfred). — Alerte!. 164
Le Génie des arts 168
Des Essarts (Emmanuel). — L'Appel des Girondins . . . 24
Favin (Émile). — Les Travailleurs de la mer 74
Fertiault (F.). — Abel 146
Chasse au Guépard. 154
La Fiancée d'Isaac. 172

Frémine (Charles). — Le Chapelet 88
Grandmougin (Charles). — A la Franche-Comté. 58
Grande Marée dans la Manche. 60
Le Curé de village 86
Le Lavabo des réservistes. . . 90
La Barque de Caron 92
Le Givre 120
Centaure et Bacchante 140
Adraste mourant sur la tombe d'Atys 144
Artilleur 162
Hervilly (Ernest d'). — Le Carreau des Halles. 80
La Halte. 84
Le Retour. 106
La Nuit dans le port 108
Abandonnés! 110
Ismaël 132
Léandre inanimé 142
Houssaye (Arsène). — La Chaste Suzanne. 116
Diane. 166
Jeudy (Raoul). — Le Génie des fleurs. 150
Lafagette (Raoul). — La Légende de Tobie. 182
Lafenestre (Georges). — Saint Cuthbert. 28
Amateurs d'estampes. 96
Belluaire agaçant une panthère. 138
Milliet (Paul). — A la fontaine. 104
L'Opérette 124
Le Moissonneur 136
Le Ralliement 152
Saint Jean-Baptiste prêchant 160
Montégut (Maurice). — La Retraite 48
Le Chaland 64
L'Amour fait tourner le monde. 170
En vedette. 174
Paté (Lucien). — Mort de Démosthène. 180
Pertus (Casimir). — Mort de l'empereur Commode. . . . 40
Saint Jérôme au désert. 46
Pigeon (Amédée). — Persée 70
Le Génie du christianisme 118
Un Hymne 126
La Résurrection. 130

Richepin (Jean). — Job et ses amis 82
L'Age heureux 148
Silvestre (Armand). — L'Enfance de Bacchus 54
Jacob chez Laban. 74
Évohé! 156
Valabrègue (Antony). — Les Pêcheuses de varech 62
Valade (Léon). — Le Dépiquage. 66
Olympe. 68
Une Dormeuse 78
Vicaire (Gabriel). — Les Moutons 32
Au sermon 56
Les Bords de la Seine à Épone . . 78
Les Foins 114
Vinot (Gustave). — Portrait de Mme la comtesse V. . . . 22

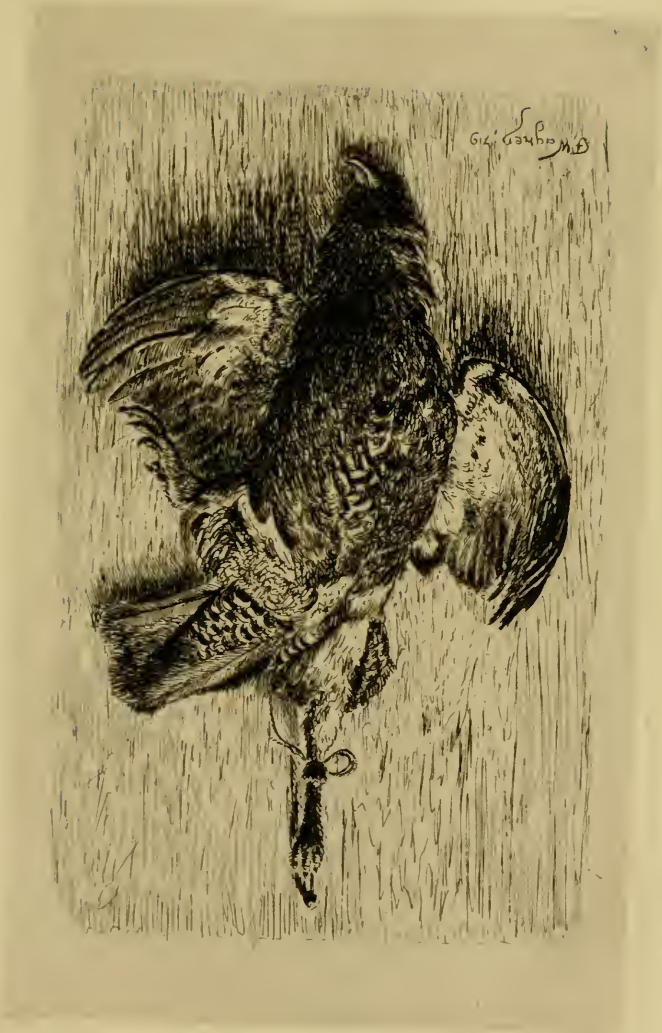
TABLE DES EAUX-FORTES

Appian (Adolphe). — *Environs de Lyon.*
Barillot (Léon). — *Marais d'Hautebut (Somme).*
Bauverie (Charles). — *Juin.*
Casanova (Antonio). — *L'Indiscret.*
Daubigny (Karl). — *Environs de Honfleur (Calvados).*
Desboutin (Marcellin). — « *Mes Bottes.* »
Gaillard (Ferdinand). — *Portrait de Mgr de S...*
Gœneutte (Norbert). — *Dernier Salut.*
Guillon (Adolphe). — *Le Soir.*
Lapostolet (Charles). — *Barques près de Rouen.*
Luniot (Edmond). — *Belle-Croix; forêt de Fontainebleau.*
Mols (Robert). — *Le Tréport (Seine-Inférieure).*
Vernier (Émile). — *Les Pêcheuses de varech à Yport.*
Veyrassat (Jules). — *Le Renseignement.*
Vuillefroy (Félix de). — *Troupeau de vaches dans l'Oberland.*
Wagner (Frédéric). — *Coq de bruyère.*

SALON ILLUSTRÉ

DE 1879

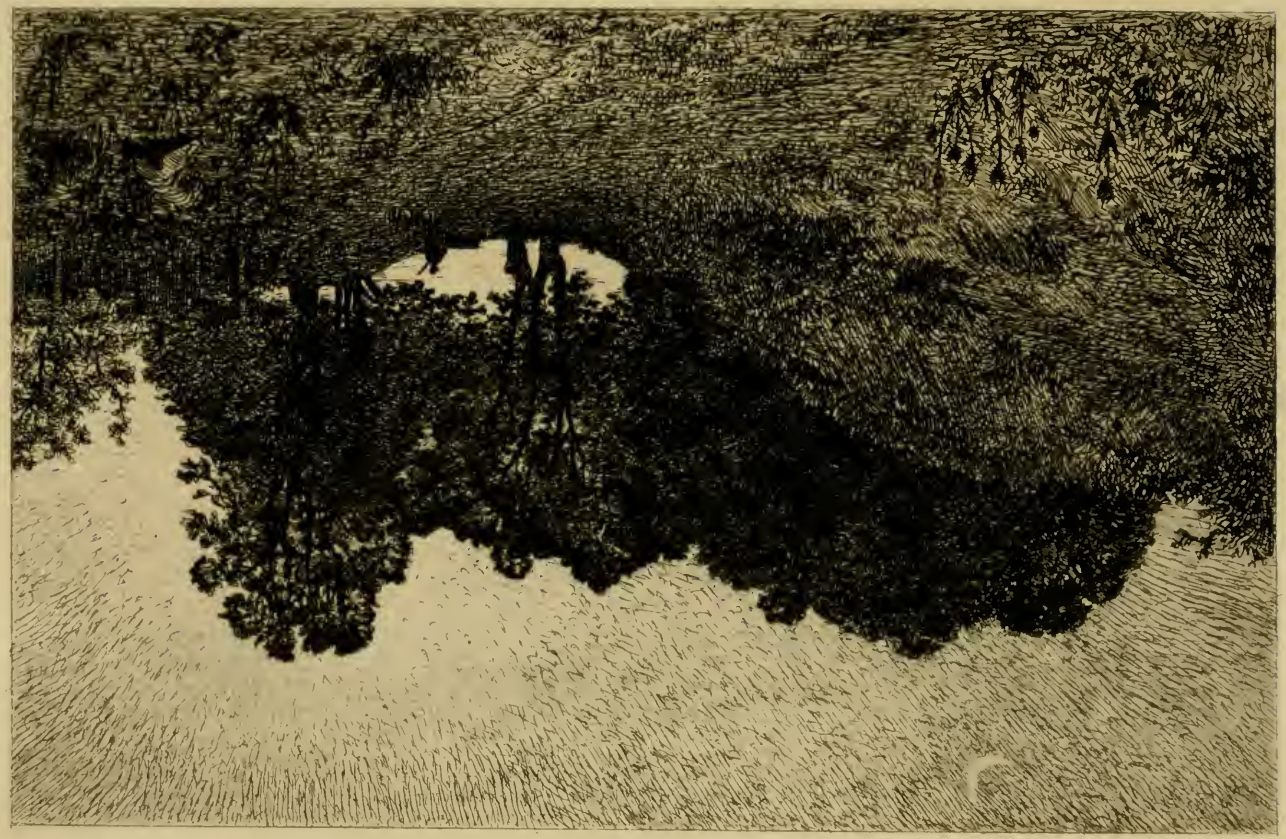
EAUX-FORTES

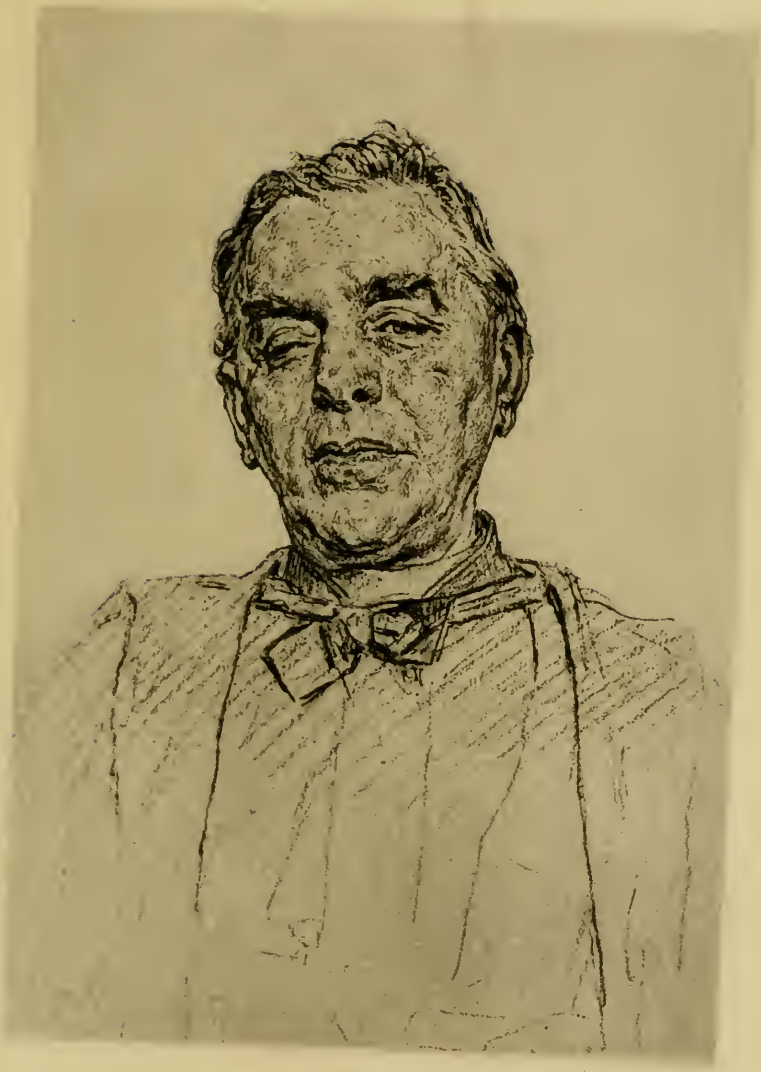


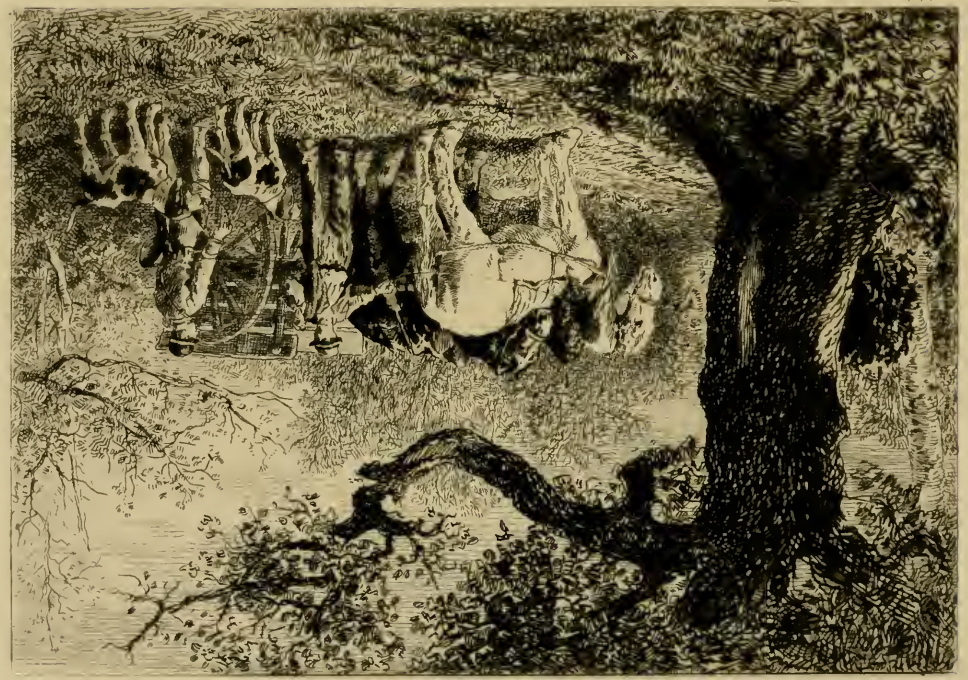
Karl Daugmann 1879

Yuddfoy

APPIAN







DU PENSER
A L'EUVRE
C. MOTTEROZ

大日本美術會